

Introduction

Le second numéro de Documents & Débats, prolongeant les discussions amorcées dans le précédent, devait comporter une série de textes sur la formation des psychanalystes, l'enseignement de la psychanalyse, les problèmes soulevés par l'analyse des enfants. Plusieurs raisons nous ont amenés à en différer la diffusion.

C'est ainsi que nous avons reçu deux questionnaires, l'un de Monsieur Balint, l'autre de Monsieur Gillespie, tous deux relatifs à la pratique et à l'enseignement de la psychanalyse des enfants. Le Conseil en élabore actuellement les réponses.

D'autre part, certaines questions relatives au "cursus" font l'objet d'échanges de vues entre le Conseil et le Comité de Sélection, qui devraient aboutir à des mises au point ou des propositions. Enfin, tels d'entre vous qui en avaient l'intention, ne nous ont pas encore fait parvenir, sur ces thèmes, le fruit de leur réflexion.

Dans ces conditions, il nous a paru préférable de réunir tous les textes relatifs à ces problèmes dans un même bulletin et d'en retarder la parution.

Nous avons ainsi décidé de publier dès maintenant les écrits psychanalytiques de notre collègue G.P. Brabant, auxquels nous pensions primitivement consacrer notre numéro 3.

Comme nous le rappelait G. Favez dans notre première publication, Philippe Brabant n'est venu qu'assez tardivement à la psychanalyse, ou plus exactement ce n'est que depuis peu que nous avons eu l'occasion de le lire et de l'entendre.

Certaines de ses études, de graphologie, de psychologie, seront vraisemblablement réunies dans une parution ultérieure et par d'autres que nous.

Si nous avons voulu présenter ses articles, exposés ou interventions ayant trait à la psychanalyse, c'est pour autant qu'ils étaient l'annonce et la promesse d'une œuvre originale : dans la rigueur de la pensée et la précision de la forme, dans la finesse de la pénétration jointe à l'exigence d'une élaboration sans cesse remaniée.

De cela, nous pensons porter ici témoignage. A sa mémoire, et dans le souvenir de ses collègues, de ses amis, nous dédions ce second numéro de Documents et Débats.

J.L. Lang

INTRODUCTION

" Ne peut devenir conscient que ce qui a déjà existé à l'état de perception consciente ; et, en dehors des sentiments, tout ce qui, provenant du dedans, veut devenir conscient, doit chercher à se transformer en une perception extérieure, transformation qui n'est possible qu'à la faveur des traces mnésiques."⁽¹⁾

Cette affirmation, sans ambages, qui date de 1923, ne fait que confirmer des affirmations analogues de l'Esquisse et de la Traumdeutung. C'est dire que sur ce point capital la pensée de Freud n'a pas varié au cours des années.

Nous aurons à revenir sur ce texte et à le commenter. Si nous avons voulu néanmoins le faire figurer en tête de notre travail, c'est pour mettre d'emblée en évidence le rôle tout à fait central que Freud fait jouer aux perceptions et aux résidus mnésiques des perceptions dans la vie mentale ; ceci suivant une perspective en apparence résolument empiriste.

Dans les premiers écrits psychanalytiques, cette importance accordée au problème de la mémoire se manifeste avec une égale insistance sur le plan théorique et sur le plan clinique. Qu'il s'agisse du fonctionnement de l'appareil psychique ou qu'il s'agisse de la névrose, du rêve, des actes manqués, partout et constamment nous y sommes ramenés.

On peut dire même que la découverte psychanalytique se présente au départ comme la révélation qu'il existe une mémoire enfouie dont les contenus ignorés sont cependant agissants et responsables de troubles jusqu'alors inexplicables. L'inconscient pourrait sembler, à ce moment, n'être fait que de souvenirs. Aussi bien l'effort du thérapeute, les moyens qu'il met en œuvre, tels que l'hypnose, l'invigoration, la pression de la main sur le front, et jusqu'aux associations libres, visent à peu près uniquement à ramener ces contenus à la conscience. Tout ceci nous a paru tellement frappant à la relecture des textes, que nous avons été tentés de créer le terme de "mnémocentrisme" pour qualifier la pensée de Freud à cette époque.

Ce "mnémocentrisme" cesse en 1905. A cette date, Freud reconnaît, pour la première fois publiquement⁽¹⁾ avoir surestimé le rôle de la séduction de l'enfant par un adulte dans la pathogénie des névroses. Ce que le névrosé présente comme un souvenir n'est en réalité qu'une fantaisie, destinée à masquer un souvenir, celui des activités sexuelles infantiles. Le souvenir refoulé

1 - " Mes vues concernant le rôle joué par la sexualité dans l'étiologie des névroses", S.E. VII, 271-279. Mais l'idée figure déjà dans la lettre à Fliess 69.

perd alors son monopole. Il cesse d'être le mot dernier de toute étiologie. A partir du moment où l'image que nous portons en nous de notre passé n'en est pas la reproduction littérale, mais une version altérée, remaniée, à la limite tout à fait mensongère, dès lors que le souvenir n'est pas un objet inerte et immuable, mais quelque chose qui vit et participe de nos créations imaginaires, l'attention se détourne en partie du souvenir comme tel pour s'intéresser au jeu des forces antagonistes qui président à ces transformations. D'ailleurs, il semble qu'après avoir démasqué ces pseudo souvenirs hystériques, Freud ait jugé que la clinique n'avait plus guère à lui apprendre en matière de mémoire. Les données acquises ne seront pas remises en question ultérieurement mais elles ne seront pas non plus sensiblement enrichies. Ce sont ces données dont le plein est fait en 1905 que nous proposons de rappeler dans une première partie, en même temps que nous verrons se dégager un certain nombre de concepts fondamentaux, nés dans le voisinage immédiat de la clinique, et auxquels elles servent de support. Nous rencontrerons peu de chose, ce faisant, qui ne soit très familier à chacun d'entre nous. Toutefois, ce rappel nous préparera à aborder une deuxième partie, plus ardue, que nous consacrerons aux implications métapsychologiques du problème. Les textes sur lesquels nous prendrons appui nous mèneront, cette fois, bien au-delà de 1905. La mémoire occupe, aux yeux de Freud, une place si essentielle dans la vie mentale qu'il ne peut manquer d'y revenir chaque fois qu'il se préoccupe de compléter ou remanier ses conceptions touchant la structure et le fonctionnement de l'appareil psychique.

Nous envisagerons successivement les questions soulevées en ce qui concerne la mémoire, par la division topique de l'appareil psychique, puis les rapports de la pulsion et du souvenir. Au cours de notre travail, nous nous apercevrons qu'il nous est bien difficile de ne pas dériver vers des domaines voisins. De cette constatation et des réflexions qu'elle nous inspire, nous ferons l'objet de notre conclusion.

- - - - -

PREMIERE PARTIE

MEMOIRE ET CLINIQUE

Amnésie et Souvenir inconscient.

Lorsque Freud, presque à la veille de sa mort, entreprend de rédiger un nouvel exposé élémentaire de la doctrine psychanalytique, qui restera d'ailleurs inachevé, c'est une fois de plus aux amnésies post-hypnotiques dont il fut le témoin à Nancy en 1889, qu'il recourt pour introduire le lecteur à la notion d'inconscient. Dans le souci, semble-t-il, de convaincre, comme lui-même l'avait été, il rapporte dans le détail l'histoire, si souvent citée depuis, où Bernheim donne

à un sujet sous "hypnose la consigne suivante :

"Je vais sortir; lorsque je reviendrai, vous m'accueillerez avec mon parapluie ouvert, et vous le tiendrez au-dessus de ma tête."

On sait que le sujet, une fois éveillé, accomplit exactement ce qui lui a été ordonné ; toutefois, il ne se rappelle rien de ce qui s'était passé et de ce qui lui avait été dit au cours de la séance d'hypnose et, de surcroît, il donne de son acte une justification à peu près raisonnable, mais inexacte.(1)

La preuve est faite, ainsi, entre autres choses, que des événements dont le souvenir reste inaccessible à la conscience ne sont cependant pas effacés de la mémoire puisque, d'une part le sujet se conduit comme s'il s'en souvenait et que, d'autre part, l'hypnotiseur peut à force d'insistance avoir raison de cette amnésie.(2)

Pourquoi la portée de ces expériences n'a-t-elle pas été aussitôt et plus largement reconnue par ceux qui les pratiquaient ou les voyaient pratiquer ? C'est que, sans doute, l'état hypnotique leur apparaît comme un état exceptionnel, qui ne saurait, de ce fait, ni éclairer les processus normaux, ni être éclairés par eux. Le rapprochement entre l'amnésie post-hypnotique et l'amnésie hystérique s'imposait ; Freud n'a pas été le premier, avec Breuer, à en avoir l'idée. En revanche,

1 - Some Elementary Lessons, in Psycho-Analysis, S.E. XXIII, 285.

2 - Introduction à la Psychanalyse, S.E. XV, 103

il est le premier, peut-être, à les avoir tirées, l'une et l'autre, de leur statut isolé de phénomène insolite. Il est significatif que Breuer, s'il admet dans l'hystérie l'action d'un événement traumatique oublié, suppose aussi que cet événement a été vécu au cours d'un "état hypnoïde" analogue à l'état hypnotique et comme lui hors du commun. Or la caractéristique essentielle de "l'état hypnoïde", pour Breuer, est que "les représentations qui y surgissent n'ont aucune corrélation avec le reste du contenu du conscient"(1). Ainsi se trouve réalisé ce que Breuer, avec d'autres auteurs, dénomme une scission de la conscience. L'hystérie n'est ainsi rapprochée de l'hypnose que pour s'enfermer avec elle dans une impasse.

Freud, au contraire, entend se situer dans une perspective non exclusivement pathologique ;

" Je croyais pour ma part plutôt à un jeu de forces, à l'action d'intentions et de tendances telles qu'on peut les observer dans la vie normale".(2)

Aux côtés des amnésies post-hypnotiques et hystériques, prennent place alors l'oubli banal de noms, d'impressions ou de projets, l'oubli des rêves, ainsi que l'amnésie relative aux événements de la petite enfance qui, nous le verrons, sera considérée comme le prototype de tous les oublis ultérieurs.

1. Etudes sur l'Hystérie ; communication préliminaire (le soulignement est de nous).

2. Ma Vie et la Psychanalyse, S.E. XX, 23.

Oubli et Refoulement.

Toutes ces modalités banales de l'oubli partagent avec l'amnésie hystérique et post-hypnotique des caractéristiques et un mécanisme communs. Et d'abord, le souvenir n'est pas aboli puisqu'il peut dans certaines conditions être remémoré. Il cesse seulement d'être à la disposition du sujet, tout en subsistant à l'état inconscient.

Le souvenir ainsi écarté est toujours un souvenir en lui-même désagréable. C'est pour éviter le développement du déplaisir que l'oubli a lieu, en ce sens on peut dire qu'il s'agit d'un oubli intentionnel. C'est à ce processus qu'est donné dès 1893, le nom de refoulement. Il met en oeuvre certaines forces que le thérapeute retrouve sous forme de résistance durant la cure, lorsqu'il cherche à provoquer chez le patient la remémoration. Elle a dans tous les cas pour but d'épargner au sujet un sentiment pénible.

Faisant état des migraines dont il lui arrive de souffrir, Freud révèle qu'elles sont ordinairement annoncées par un oubli généralisé des noms propres. Voilà qui semblerait bien dit-il, aller à l'encontre de l'explication ci-dessus et témoigner en faveur des causes exclusivement organiques. En vérité, la fatigue, l'intoxication, les troubles circulatoires que l'on est tenté d'invoquer, ne font que favoriser l'action des forces refoulantes, à la manière dont l'obscurité favorise l'entreprise d'un voleur sans qu'on puisse soutenir qu'elle soit l'auteur du délit.(1)

1 - Psychopathologie de la vie quotidienne, S.E. VI, 21-22.

Est-ce à dire qu'il n'existe pas, dans d'autres cas, et en dehors de toute lésion organique, un processus d'effacement du souvenir ? C'est une question sur laquelle nous aurons à revenir. L'effacement ne saurait rendre compte en tout cas d'un oubli temporaire; le refoulement seul peut être ici en cause.

Le rapport du souvenir refoulé à la sexualité.

Le caractère sexuel de l'événement pathogène soustrait à la remémoration, d'abord affirmé avec quelque prudence, est rapidement reconnu comme une donnée constante, ne souffrant pas d'exception. C'est à son caractère sexuel que l'événement pathogène, et ultérieurement le souvenir de cet événement, doivent d'éveiller un affect pénible et de déclencher le refoulement. Des souvenirs non sexuels peuvent aussi être entraînés dans le refoulement, mais à la condition de se trouver associés de quelque manière au souvenir d'un événement sexuel. C'est ainsi que de proche en proche, l'amnésie peut affecter une période entière de notre vie.

Tel est le cas pour les premières années de l'enfance, alors que notre capacité d'apprendre, à cet âge, donne à penser que la mémoire y est à son maximum d'efficacité. C'est, on le sait, le refoulement énergique de la sexualité infantile, inaugurant la période de latence, qui est responsable de cette amnésie. Ce qu'il s'agit d'oublier, c'est que nous avons à cet âge une activité et des curiosités sexuelles. Pour y mieux réussir nous repoussons dans l'oubli tous les événements de cette époque. Seules quelques images, apparemment insignifiantes, échappent au sort commun. Encore peut-on, nous allons le voir, mettre leur véracité en doute.

Finalement, l'amnésie infantile peut être considérée comme le prototype et la cause de toutes les autres. Cette notion, qui apparaissait dès 1898 (lettre à Fliess, 84) est affirmée dans les Trois Essais sous les termes suivants :

"On peut dire que, sans l'amnésie infantile, il n'y aurait pas d'amnésie hystérique." (1)

Dans l'édition augmentée de la Psychopathologie de la Vie Quotidienne, parue en 1907, la formulation devient plus prudente, en même temps qu'elle paraît s'élargir au-delà de l'hystérie :

"Il se pourrait bien que l'oubli, portant sur notre enfance, nous donne la clé pour comprendre ces amnésies qui constituent, selon les plus récentes découvertes, le point de départ de tous les symptômes névrotiques." (2)

Il se constitue en quelque sorte dans l'enfance une réserve de vestiges, inaccessibles à la conscience, qui devient centre d'attraction pour des refoulements ultérieurs. Tout élément de notre vie psychique coupable d'entretenir une relation associative trop étroite avec ces vestiges inconscients de notre passé est lui-même rejeté en leur compagnie et y est maintenu. De cette façon s'explique, l'amnésie hystérique portant sur des événements récents. Un lien associatif s'est établi entre l'événement récent et le souvenir refoulé.

1- S.E. VII, 175 - 176

2- S.E. VI, 46.

L'affect pénible, évité par le refoulement initial, menace d'envahir de nouveau le sujet par cette manière de brèche associative, de sorte que le refoulement doit s'étendre au souvenir de l'événement récent.(1)

Souvenir et Symptôme - le Rôle de l'Affect.

Dès les premiers traitements de sujets hystériques par Breuer et par Freud, l'idée d'un lien entre souvenir refoulé et symptôme se trouve imposée par la disparition spectaculaire du symptôme, une fois ramené à la conscience le souvenir de certains événements. Une autre condition, cependant, se révélait nécessaire : il fallait que l'affect correspondant pût être "abréagi". Il s'avérait donc qu'à côté de la représentation mnésique, ou associée à elle, l'affect auquel elle servait de support jouait un rôle dans la création et le maintien du symptôme. Dans le cadre de la conception initiale, selon laquelle la névrose trouve son origine dans un traumatisme, il est admis que l'affect suscité par l'évènement pathogène, n'a pu trouver sur le moment une décharge adéquate, en raison d'une contrainte quelconque. Il est alors refoulé en même temps que la représentation mnésique de l'évènement, et il se décharge par la voie du symptôme, tant qu'on ne

1. Avant que le rôle de la sexualité infantile fût pleinement reconnu, les souvenirs infantiles refoulés étaient, aux yeux de Freud, les souvenirs de séduction par un adulte, et non les souvenirs de l'activité érotique propre à l'enfant. La sexualité était apportée à l'enfant du dehors, par une sorte d'effraction ; et le souvenir de cette effraction ne devenait pathogène pour le sujet qu'une fois atteinte sa propre maturité sexuelle.

lui fournit pas la possibilité d'une "abréaction". Progressivement, les notions de traumatisme et d'abréaction s'estompent, mais l'idée d'une charge affective liée au souvenir, subissant avec lui le refoulement, et dérivant son énergie vers le symptôme, poursuit son chemin. Freud considère un moment que la direction empruntée par cette dérivation varie suivant les types de névroses. Dans l'hystérie de conversion, l'énergie de l'affect sert à l'innervation sensorielle ou motrice d'une partie du corps. Dans les phobies ou la névrose obsessionnelle, au lieu de chercher une utilisation somatique, l'énergie de l'affect se maintient dans la sphère psychique, où elle subit un déplacement sur des représentations substitutives. Une autre issue encore est la décharge d'angoisse.(1)

Précisons dès à présent que la charge affective sera reconnue dans les textes théoriques, comme un mode de décharge de l'énergie pulsionnelle :

" (la charge affective) correspond la pulsion pour autant que celle-ci s'est détachée de la représentation et trouve une expression adéquate à sa quantité dans les processus qui nous deviennent sensibles sous forme d'affect." (2)

Charge affective et énergie pulsionnelle deviennent ainsi quasiment synonymes.

1 - Les Psychonévroses de Défense (1894), S.E. III

2 - Le Refoulement, in Métapsychologie, S.E. XIV, 152.

Le Souvenir dans le Symptôme.

Le symptôme hystérique apparaît lui-même comme un mode de remémoration. "L'hystérique souffre de réminiscences", et la réminiscence, c'est d'une certaine façon le symptôme lui-même. Ailleurs, Freud parle de symbole mnésique :

"Par ce moyen (la conversion), le moi réussit à se libérer de la contradiction (à laquelle il est confronté) ; mais en échange, il s'est chargé d'un symbole mnésique, qui se loge dans la conscience, tel une sorte de parasite, soit sous la forme d'une innervation motrice qui ne peut résoudre (unresolvable), soit comme une sensation hallucinatoire constamment renouvelée, et qui persiste jusqu'à ce que se produise une conversion en sens inverse."(1)

Symbole mnésique, cela signifie qu'une partie de l'événement oublié ou des réactions qu'il avait suscitées (larmes, agitation motrice, immobilisation, etc.) se trouve reproduite dans le symptôme, qu'elle y est un rappel, une représentation tronquée ou déguisée de cet événement. C'est ainsi que l'astésie-abasie peut être une façon de reproduire des réactions telles que "rester cloué sur place", "perdre son appui" (2), qui faisaient partie intégrante de l'événement oublié. De même l'odeur hallucinatoire de pudding brûlé qui hante Miss Lucy R. correspond à un détail, en soi insignifiant, d'une scène complexe au cours de laquelle avaient été mis en cause les sentiments qu'elle nourrissait, plus ou moins consciemment à l'égard de son employeur.(3)

1 - Les Psychonévroses de Défense, S.E. III, 49. La seconde parenthèse seule existe dans le texte original (traduit d'après l'anglais).

2 - Etudes sur l'Hystérie, Elisabeth von R., S.E. II, 150-152

3-Etudes sur l'Hystérie, S.E. II, 106-124.

L'odeur de brûlé est en définitive une représentation métonymique, ignorée comme telle, de la scène entière, sur laquelle se condense tout l'affect correspondant. Au demeurant, l'endroit du corps hyperinnervé où se localise la conversion est, lui aussi, comme le montrent les exemples précédents, une partie de la région corporelle initialement intéressée qui, "comme par condensation, attire à soi toute la charge." (1)

Ultérieurement, on retrouve une idée analogue - s'appliquant non plus seulement au symptôme hystérique mais à l'ensemble des conduites névrotiques - dans la notion de répétition. La névrose répète au lieu de et pour ne pas remémorer. Cependant, la répétition est une sorte de remémoration, dans la conduite, au même titre que la "réminiscence" est une remémoration dans le symptôme. Toutes deux manifestent la présence, non reconnue comme telle, du passé dans le présent.

Enfin, l'angoisse elle-même sera considérée, non pas comme une manifestation justifiée par les événements actuels qui la provoquent mais comme la reviviscence d'un phénomène autrefois justifié dans une situation traumatique, telle que la naissance ou la séparation d'avec la mère, avec laquelle la situation anxiogène actuelle présente une analogie.

"Une nouvelle question dérive de ce qui précède : comment est-il possible du point de vue économique, qu'un simple processus de retrait et de décharge, comme

1 - Le Refoulement, in Métapsychologie, S.E. XIV, 156.

celui qui s'effectue lors du retrait de l'investissement préconscient du moi, puisse produire du déplaisir ou de l'angoisse, alors qu'ils ne peuvent, selon nos postulats, résulter que d'une augmentation d'investissement? Je réponds que l'on ne doit pas chercher à expliquer cette production du point de vue économique, que l'angoisse n'est pas produite, lors du refoulement, comme une manifestation chaque fois nouvelle, mais reproduit sous forme d'état d'affect, une image préexistante."(1)

Mais Freud va plus loin encore et applique cette idée à tous les affects :

"Les états d'affect sont incorporés à la vie psychique à titre de sédiments d'événements traumatiques très anciens, rappelés dans des situations analogues comme symboles mnésiques. Je pense que je n'avais pas tort de les assimiler aux accès hystériques, qui se manifestent plus tard et sont acquis individuellement, et de les considérer comme leurs prototypes dans le domaine du normal."(2)

Ceci vaut aussi bien, croyons-nous, pour les affects agréables que désagréables, et peut nous éclairer sur la question du plaisir psychique, qui avait préoccupé naguère quelques-uns d'entre nous, réunis en séminaire autour du Dr Widlöcher. Pas plus que l'angoisse peut-être, le plaisir psychique n'est explicable comme un processus économique chaque fois nouveau, mais comme une reviviscence, à partir d'une trace mnésique, d'un plaisir antérieurement éprouvé.

1. Inhibition, Symptôme, angoisse; S.E. XX, 93

2. Ibidem, loc. cit.

Oubli "normal" et Indestructibilité.

Breuer et Freud déjà s'étonnaient que l'événement pathogène pût exercer si longtemps son action et se demandaient pourquoi le souvenir correspondant n'était pas soumis au processus de l'effacement et de l'oubli. Leur réponse nous intéresse parce que s'y trouve esquissée une théorie de l'oubli normal, dont nous étions près de nous demander si son existence même était reconnue. Cette réponse se développe selon deux directions :

1°) L'une des conditions de l'effacement d'un souvenir relatif à un évènement qui a mobilisé un affect pénible est que l'affect puisse trouver une décharge motrice adéquate et complète (larmes, cris, acte de vengeance, possibilité aussi de réactions purement verbales). Faute d'abréaction, le souvenir conserve indéfiniment cette charge qui n'a pas été liquidée(1). En nous rappelant que le terme "affect" ou "charge affective" deviendra plus tard équivalent à la notion d'investissement pulsionnel, nous pouvons considérer cette explication comme autre chose qu'une curiosité historique. Cela nous apparaît davantage dans la partie métapsychologique de cet exposé.

2°) Une autre condition d'effacement des souvenirs pénibles est qu'ils puissent s'intégrer dans le "grand complexe" de nos associations, où ils se trouveront corrigés, atténués, par leur juxtaposition à d'autres souvenirs. Ainsi, le souvenir d'un danger est atténué

1 - On songe irrésistiblement à l'effet Zeigarnik !

par celui des moyens qui nous ont permis d'y échapper et par la comparaison avec notre sécurité actuelle. Or l'état second, dans lequel l'événement pathogène est vécu (il s'agit de l'état hypnoïde ; mais ne pourrait-on en dire autant de l'ICS ?) se trouve coupé associativement de l'état normal (ne pourrait-on dire du conscient ?) de sorte que le souvenir ne peut pas subir cette élaboration associative qui entraînerait l'effacement.(1)

L'action thérapeutique consiste dès lors à supprimer l'effet pathogène de la représentation en permettant à l'affect de se liquider par le moyen d'une abréaction verbale ; en outre, en ramenant la représentation dans "le conscient normal", elle le replace dans le courant des associations grâce à quoi pourront intervenir les modifications et corrections nécessaires.

Nous ne trouverons plus jamais, dans l'œuvre ultérieure de Freud, de véritable développement concernant le processus de l'oubli "normal". La première édition de la Psychopathologie de la Vie Quotidienne se bornait à en regretter l'absence. En revanche, deux notes ajoutées dans les éditions suivantes nous apportent sur cette question une lumière brève et saisissante :

1. Quand on compare le texte de la conférence intitulée "Les mécanismes Psychiques des phénomènes hystériques" (1893, S.E. III, 27-39), que l'on pense être de la main de Freud seul, en dépit de la double signature Breuer-Freud, avec celui de la Communication Préliminaire des Etudes, qui lui est en majeure partie superposable mot pour mot, on constate cependant que Freud, n'y mentionne que la première des deux explications. La seconde lui paraissait sans doute trop étroitement liée à cette notion d'état hypnoïde, à laquelle il ne souscrivait pas.

"L'oubli normal a lieu par le moyen de la condensation. Il est de ce fait à la base de la formation des concepts."(1)

Si nous comprenons bien, c'est parce que nos innombrables souvenirs de chaises se superposent et se fondent que nous ne pouvons nous rappeler toutes ces chaises en particulier ; mais c'est aussi de cette façon que nous formons le concept "chaise". On reconnaît là, bien sûr, la théorie empiriste de la formation des concepts ; mais, dans cette relation à l'oubli et à la condensation, elle prend un tour tout à fait neuf.

Dans la suite de cette première note, la condensation est donnée comme un effet de refoulement. Dans la seconde note(2) il est précisé que le processus de la condensation affecte des traces mnésiques devenues indifférentes (mais alors pourquoi parler de refoulement!). Enfin, Freud ajoute que ce processus, et celui de la distorsion dont nous parlerons plus loin,

"se poursuivent pendant de longues périodes, au cours desquelles toute expérience nouvelle agit dans le sens d'une transformation du contenu mnémonique ; de ce fait, on pense généralement que c'est le temps qui rend notre mémoire incertaine et imprécise. Il est grandement probable qu'une intervention directe du temps dans le processus de l'oubli est tout à fait hors de question."
(3)

1. - S.E. VI, 134
2. - S.E. VI, 274
3. - S.E. VI, 274

On remarquera, là encore, qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'effacement, ni de destruction. Il est clair que Freud répugne tout à fait à cette idée. En 1929 il va jusqu'à écrire :

"Depuis que, revenus d'une erreur, nous ne considérons plus nos oublis courants comme dus à une destruction des traces mnésiques, donc à leur anéantissement, nous inclinons à cette conception opposée : rien dans la vie psychique ne peut se perdre, rien ne disparaît de ce qui s'est formé, tout est conservé d'une façon quelconque, et peut reparaître dans certaines circonstances favorables, par exemple au cours d'une régression suffisante. "

Suit la comparaison célèbre avec Rome, la Ville Eternelle, puis une comparaison avec le corps animal ou humain, dans lequel se perpétuent les vestiges d'étapes antérieures du développement. Freud juge l'une et l'autre comparaison insuffisantes, pour conclure :

"Nous devons donc nous en tenir à cette constatation que la persistance de tous les stades passés au sein du stade terminal n'est possible que dans la domaine psychique, et que la claire vision de ce phénomène se dérobe à nos yeux."

" Peut-être est-ce là trop dire encore. Peut-être devrions-nous nous contenter de prétendre que le passé peut se perpétuer dans l'âme, qu'il n'est pas nécessairement exposé à la destruction. Peut-être encore, même dans ce domaine - normalement ou exceptionnellement - un grand nombre d'éléments anciens sont-ils suffisamment effacés ou résorbés pour qu'aucun événement ne puisse désormais les faire reparaître, ni revivre, ou encore, d'une façon générale, cette conservation implique-t-elle certaines conditions favorables. Tout cela est possible, mais, à la vérité nous n'en savons rien. Bornons-nous donc à formuler qu'en ce qui concerne la vie psychique la conservation du passé, est plutôt la règle qu'une étrange exception."
(1)

1 -Malaise dans la Civilisation S.E. XXI, 69-71 (tr. fr. Ch. et I. Odier).

Un peu plus tard dans les Nouvelles Conférences (1932), Freud revient à des formulations antérieures, dans lesquelles le caractère d'indestructibilité se limite aux éléments inconscients ou refoulés :

"Dans le Ça, rien qui corresponde au concept du temps, pas d'indice de l'écoulement du temps et, chose extrêmement surprenante, pas de modification du processus psychique au cours du temps. Les désirs qui n'ont jamais surgi hors du Ça, de même que les impressions qui y sont restées enfouies par suite du refoulement, sont virtuellement impérissables et se retrouvent, tels qu'ils étaient, au bout de longues années. Seul le travail analytique, en les rendant conscients, peut parvenir à les situer dans le passé et à les priver de leur charge énergétique; c'est justement de ce résultat que dépend, en partie, l'effet thérapeutique du traitement analytique.

"Je persiste à soutenir que nous n'avons pas assez mis en relief ce fait indubitable de l'immutabilité du refoulement, au cours du temps. C'est là que semble s'offrir une voie de pénétration vers la connaissance la plus approfondie; malheureusement, je n'ai pu réussir à m'y introduire".⁽¹⁾

Les Altérations du Souvenir.

C'est un paradoxe, parmi d'autres, dans l'œuvre de Freud, que le souvenir, considéré comme indestructible, n'y soit presque jamais saisi dans son intégrité.

Ou bien il est inaccessible, en raison du refoulement,

1 - S.E. XXII, 74. Mais sans doute conviendrait-il de distinguer indestructibilité et immutabilité ; l'indestructibilité n'excluant pas absolument la possibilité de transformations.

Ou bien il est appréhendé, mais toujours incomplet ou altéré de quelque façon.

En fait, ce que nous appelons communément souvenir est un composé d'images mnésiques reliées entre elles par diverses sortes de liens associatifs. (Nous nous maintenons volontairement dans une perspective associationniste, qui est celle de Freud.) Ces liens associatifs eux-mêmes font l'objet d'une mémorisation, et c'est pour en tenir compte que Freud a introduit dans les schémas de la Traumdeutung les inscriptions multiples d'un même souvenir (S^1 ; S^2 ; S^3) correspondant chacune à une modalité différente d'association. Que ces liaisons associatives disparaissent, disparaît aussi le souvenir composite, en tant qu'il constitue pour nous un ensemble signifiant.

"L'oubli d'impressions, de scènes, d'événements, se réduit généralement à une dissociation de ceux-ci", écrit Freud (1). Et plus loin il ajoute :

"C'est en particulier dans les multiples formes de la névrose obsessionnelle que l'oubli consiste surtout en une suppression des liens entre les idées, une méconnaissance des conclusions à tirer, et une isolation de certains souvenirs."

Là ne se bornent pas les altérations que nos souvenirs peuvent subir. Dans les deux notes à notre sens si importantes de la Psychopathologie de la Vie Quotidienne, qui ont déjà arrêté notre attention,

1. Remémoration, Répétition et Elaboration. S.E. XII, 148.

Freud, à côté de la condensation, responsable de la formation des concepts, fait place à un autre destin possible du souvenir : la distorsion. Celle-ci, au rebours de la condensation, affecte principalement des souvenirs demeurés actifs en raison de leur investissement affectif et qui, de ce fait, offrent une résistance à la condensation.

La distorsion est l'œuvre "des courants dominants de la vie mentale". Cette formule tout à fait vague doit peut-être nous retenir de voir dans la distorsion un effet de la seule défense contre le déplaisir, en concurrence avec le refoulement. Elle n'exclut pas que la distorsion puisse avoir lieu aussi au bénéfice de la recherche du plaisir et qu'en fin de compte le souvenir déformé, comme le symptôme, résulte d'un compromis entre la pulsion et la défense.

Au demeurant la distorsion n'est pas un mécanisme. Elle est un résultat, obtenu par des moyens variés, tels que :

- Substitution d'une représentation à une autre
- Confusion entre deux représentations
- Représentation composite faite d'emprunts à des événements distincts, à la manière d'un photomontage
- Morcellement, démantèlement
- Mutilation ne laissant subsister que des fragments plus ou moins insignifiants
- Déplacement de l'intensité sur un détail initialement dénué d'importance
- Modification de la localisation du souvenir dans le temps.

Le maximum de la distorsion est sans doute atteint dans le souvenir-écran, composition tardive réalisée avec des matériaux de dates et de provenances diverses, à laquelle est accordé le statut d'un souvenir d'enfance. Parvenu à ce point, il est difficile de nous défendre d'un malaise. Tant que la mémoire ne nous trahit que par son imprécision, par des erreurs de détail ou de légères confusions, toutes choses que nous mettons généralement sur le compte du temps ou de l'âge, notre bonne foi demeure apparemment intacte. Or voici que nous nous découvrons faussaires, fabricants de fausses antiquités, que nous prenons nous-mêmes pour première et principale dupe. Comment notre narcissisme n'en sortirait-il pas froissé !

Du Souvenir à l'Imaginaire.

La découverte que des distorsions, méconnues comme telles, peuvent aller jusqu'à créer de faux souvenirs à partir de bribes de souvenirs vrais, est certainement une étape sur la voie qui devait mener Freud plus loin encore : à reconnaître l'existence de souvenirs tout à fait faux, fabriqués de toutes pièces. Nous nous référons là, on s'en doute, aux prétendus souvenirs de séduction sexuelle par les parents, dont Freud constatait avec surprise la fréquence chez ses patients hystériques, et qui jouaient alors un rôle clé dans sa théorie des névroses. En 1905 (1) - mais le soupçon s'en trouvait déjà exprimé dans les Lettre à Fliess (n° 69) - il reconnaît, pour la première fois publiquement,

(1) Mes vues concernant le rôle joué par la Sexualité dans l'étiologie des névroses. S.E. VII, 271- 279. L'article sur les souvenirs-écrans est antérieur (1899) S.E. III, 303-322.

qu'ils sont pure invention et qu'il s'y est laissé tromper. Est-ce à dire que nous soyons maintenant hors des limites de notre sujet et que nous ayons subrepticement quitté le domaine de la mémoire pour celui de la fantaisie ? Mais, à ce compte, le souvenir-écran ne nous l'avait-il pas déjà fait quitter ? En vérité, il serait vain de vouloir maintenir une distinction absolue entre souvenir et fantaisie alors que celle-ci n'a d'autre matière première que les images que la mémoire lui fournit. On passe de l'une à l'autre insensiblement à mesure que les images se détachent du vécu dans lequel nous les avons enregistrées pour mener en quelque sorte leur vie propre.

Ce détachement paraît se faire selon deux voies différentes. Dans un cas les images perdent leur caractère de souvenir ; elles cessent de s'imposer à nous comme des fragments datés de notre histoire, et peuvent alors, en se démantelant, devenir les pièces mobiles d'un jeu de construction, une sorte de magasin où nous puisons les matériaux de nos pensées, de nos projets et de nos fabulations. C'est un exemple de ce processus que Freud nous propose lorsqu'il suggère que le concept est né de la condensation de souvenirs analogues. Nous pourrions en trouver un autre dans cette forme d'activité intellectuelle où Freud voit une action intériorisée, et qui consiste à expérimenter sur les images des choses plutôt que d'expérimenter sur les choses elles-mêmes.

Dans l'autre cas, le sentiment que l'image adhère à notre expérience passée subsiste mais le souvenir subit les distorsions que nous avons vues. A la limite il peut être vidé de toute sa substance originelle, et celle-ci remplacée, sans qu'il perde cette qualité de souvenir qui se perpétue à travers la continuité de ses altérations. Les deux procédés ne s'excluent pas totalement ; des fantaisies, composées d'images déjà détachées de notre vécu, viennent meubler la place vide du souvenir refoulé, pour mieux en assurer le refoulement (à l'aide d'un contre-investissement), empruntant secondairement à la représentation qu'elles remplacent sa qualité de souvenir. Tel est le sort, précisément, de ces fantaisies de séduction, qui ne réussissent à tenir les souvenirs de masturbation infantile à l'écart que parce qu'elles en prennent littéralement la place.

Ces considérations concernent avant tout les fantaisies conscientes. Au niveau de l'inconscient, la distinction entre souvenir et fantaisie n'a pas de sens ou plus précisément, elle n'a pas les moyens d'exister : sans doute le réinvestissement du souvenir, au niveau inconscient, est-il indissociable d'une activité fantasmatique soumise aux caractéristiques du processus primaire.

Nous sortirions de notre propos si nous prolongions cette incursion dans le domaine de l'imaginaire. Elle s'imposait cependant. Nous y avons été menés comme malgré nous. En voulant suivre jusqu'au bout le sort des souvenirs graduellement retouchés ou falsifiés,

nous nous sommes retrouvés à cette frontière incertaine entre mémoire et fantasme qui marque le terme de cette revue consacrée aux aspects cliniques du problème de la mémoire.

- - - - -

DEUXIEME PARTIE

MEMOIRE ET METAPSYCHOLOGIE

I - MEMOIRE ET TOPIQUE

L'opposition Perception-Mémoire.

L'argument sur lequel Freud semble fonder la nécessité d'un point de vue topique consiste en ceci : une même région du système nerveux ne saurait à la fois emmagasiner des traces durables et se trouver indéfiniment disponible pour recevoir du dehors de nouvelles impressions. "Le conscient et la mémoire s'excluent mutuellement", écrit-il à Fliess en soulignant le texte (lettre 52). Cette notion est donc présente dès l'origine. Maintenu tout au long de l'œuvre, elle est vigoureusement réaffirmée dans Au-delà du Principe du Plaisir ainsi que dans le Moi et le Ça. Un court article de 1925 "Le Bloc-note

Magique" est tout entier consacré à en donner une illustration métaphorique confirmant combien l'idée gardait d'importance dans l'esprit de Freud.

Ainsi se trouvent définies deux localités de l'appareil psychique. L'une affectée aux processus perceptifs, l'autre à la conservation des traces mnésiques. A ces deux localités sont affectées deux catégories de neurones, les uns relativement imperméables, entre lesquels peuvent s'établir des frayages, ou plus exactement des différences de frayages, qui sont pour Freud la condition et le substrat de la mémoire(1), les autres perméables, qui se laissent traverser sans résistance par la "quantité" et retrouvent aussitôt leur état initial. En fait, tous les neurones sont supposés par Freud imperméables à l'origine. Mais les neurones qui se trouvent directement en rapport avec le monde extérieur sont tellement "durchgebrannt" (2), c'est-à-dire cuits et recuits par les excitations qui les assaillent qu'il n'existe plus de barrière de contact d'un neurone à l'autre. Il y a pour ainsi dire un frayage total ; ces neurones sont devenus en partie au cours de l'ontogenèse et surtout phylogénétiquement aptes à recevoir indéfiniment des impressions nouvelles, inaptes en revanche à en conserver quelque trace que ce soit. Ces deux catégories de neurones qui correspondent, dans l'Esquisse aux neurones φ (neurones sensoriels périphériques) et au neurone Ψ (traces mnésiques).

1- Esquisse in Naissance de la psychanalyse p.320
 2- Au delà du principe de plaisir G.W. XIII, 25.

Cette bipartition de l'appareil psychique pourrait sembler parfaitement claire. Freud n'a jamais varié sur ce point et lui-même commente :

"Lorsqu'on songe au peu que nous savons d'autres sources relativement au mode de naissance de la conscience on comprendra que la proposition d'après laquelle le conscient apparaît à la place de la trace mnésique, présente du moins la valeur d'une affirmation précise et définie." (1)

Mais dans le moment où Freud souligne le caractère précis et défini de son affirmation, il en donne une formulation pour le moins ambiguë, sur laquelle a trébuché le traducteur français. Que signifie en effet cet "à la place de" (2) qui n'est pas un hasard de la plume puisqu'il reparait textuellement dans le "Bloc note Magique" (3)? Freud veut-il dire simplement que la même excitation traversant un système, y laisse une trace mnésique, tandis que dans l'autre elle produit une perception ? Mais pourquoi l'exprimer en ces termes ? Il semble s'y introduire une idée d'alternative, d'exclusion réciproque: quelque chose ne peut se présenter que sous la forme de traces mnésiques ou bien de perception consciente. Nous sommes tentés, en outre, de faire le rapprochement avec une autre formulation qui a mis les traducteurs en peine : "là où était le Ça le Moi doit advenir". (4)

1 - Au-delà du principe de Plaisir, G.W. XIII, 25.

2 - La traduction de S. Jankelevitch est : « ...le conscient naîtrait là où s'arrête la trace mnésique ». Payot 1951, p. 28

3 - S.E. XIX, 228

4 - Nouvelles Conférences, S.E. XXIII, 80

Ce n'est probablement pas un hasard si les deux textes, qui tous deux se rapportent au problème de la prise de conscience, dans une perspective en apparence exclusivement topique, présentent pourtant la même ambiguïté entre passage d'un lieu ou d'un système à l'autre, et changement d'état dans un même lieu. Nous aurons sous peu à revenir sur ce point.

Pour le moment, bornons-nous, au seuil de cette partie théorique de notre exposé, à constater que cette bipartition de l'appareil psychique sur laquelle Freud insiste tout au long de son oeuvre va bien dans le sens de ce "mnémocentrisme" dont nous avons parlé. Compte-tenu du caractère essentiellement éphémère de la perception, elle ne laisse place dans le psychisme à d'autre élément permanent que la mémoire, où s'enregistrent les reliquats de nos perceptions. Et lorsque, se référant au complexe d'Œdipe, à la scène primitive ou à la crainte de castration, Freud pense avoir affaire à des données dont l'origine ne peut toujours être située dans l'histoire individuelle, il fait appel à une mémoire de l'espèce. Quant aux diverses formations psychiques : idées, représentations, concepts, fantasmes, elles sont elles-mêmes dérivées plus ou moins directement du souvenir.

Par là Freud semble souscrire sans réserve au dogme empiriste: "Il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait été d'abord dans les sens".

C'est ce que nous avons voulu déjà souligner en tête de ce travail en y faisant figurer une citation, extraite de "Le Moi et le Ça", qui présente

avec la formule-clé de l'empirisme une parenté évidente. Nous devons observer cependant que les termes en sont beaucoup plus restrictifs en ce sens que le recours aux traces mnésiques n'y est invoqué par Freud que pour rendre compte de phénomènes conscients :

"...tout ce qui, provenant du dedans, veut devenir conscient doit chercher à se transformer en une perception extérieure, transformation qui n'est possible qu'à la faveur des traces mnésiques".

Le texte n'affirme donc pas que toute la vie mentale est issue de l'expérience perceptive, mais seulement que l'accès à la conscience d'un contenu mental passe nécessairement par un recours à des traces mnésiques perceptives. Nous retrouverons plus loin ce problème lorsque nous envisagerons le rôle que Freud fait jouer aux traces mnésiques verbales. Contentons-nous ici de remarquer que la formulation freudienne laisse largement place à la possibilité d'existence, dans la vie mentale, d'éléments non acquis par la voie de l'expérience perceptive individuelle, éléments qui demeurent inconscients tant qu'ils n'ont pas trouvé de "représentant" parmi les résidus mnésiques de nos perceptions. Ceci, bien entendu, concerne au premier chef la pulsion. Par là, nous semble-t-il, Freud échappe assez radicalement à cet empirisme auquel il donne par ailleurs tant de marques d'attachement.

Parallélisme avec l'opposition Conscient-Inconscient.

L'opposition entre perception et mémoire est en étroit rapport avec la distinction entre les états conscient et inconscient. En fait, elle sert à l'introduire en l'appuyant d'une caution neuro-physiologique qui se voudrait irrécusable.

Entre la perception et la conscience il existe pour Freud un lien de nécessité que souligne bien, dans *Au-delà du Principe du Plaisir*, la dénomination "système Perception-Conscience". Le souvenir ne devient conscient qu'en retrouvant, grâce à la régression topique, le chemin du système perceptif. Mais, de manière plus générale encore, la prise de conscience de tout contenu intérieur est conçue suivant le modèle perceptif :

"Il ne nous reste plus en psychanalyse qu'à déclarer que les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients et que leur perception par la conscience est comparable à la perception du monde extérieur par les organes des sens". (1)

De la même façon il existe un lien entre mémoire et inconscient. Ceci est fortement affirmé à plus d'une reprise, et en particulier dans la *Traumdeutung* :

"Les souvenirs, y compris les plus fortement gravés en nous, sont eux-mêmes inconscients" (2).

1- L'Inconscient, in Métapsychologie. S.E. XIV, 171.

2- S.E. V, 539.

Dès lors, si perception et mémoire, du fait de leur incompatibilité, impliquent nécessairement une division topique de l'appareil psychique, les régions ainsi définies se distinguent en outre par le caractère conscient ou inconscient des processus dont elles sont le siège. Les termes conscient et inconscient ne se bornent donc pas à qualifier deux états possibles d'un processus psychique; ils désignent aussi deux systèmes qui ne peuvent être que topologiquement distincts, même si nous sommes incapables de leur assigner une localisation cérébrale précise.

Perception - Souvenir - Hallucination.

Comment à partir d'une trace mnésique inconsciente, peut se former un souvenir conscient ? Par quel moyen un souvenir conscient peut-il être distingué d'une perception ? Comment et pourquoi la possibilité de distinguer une représentation d'une perception se trouve-t-elle abolie dans l'hallucination ? Ce sont là des questions qui n'ont cessé de préoccuper Freud, bien que sa position à cet égard ait été fixée pour l'essentiel dès la Traumdeutung. La relative complexité du problème nous oblige à suivre dès l'origine la pensée de Freud, la façon même dont la question est abordée au départ éclairant utilement les développements ultérieurs.

A. - L'Esquisse.

On peut discerner dans ce texte deux solutions distinctes, qui subsistent côte à côte sans réussir se concilier, et sans que l'une d'elles parvienne à prendre le pas sur l'autre. Une première solution s'appuie sur l'hypothèse des indices de qualité, la seconde, sur l'hypothèse de la régression. Or il semble bien que chacune de ces hypothèses, sans exclure l'autre absolument, la rende au moins superflue.

L'hypothèse des indices de qualité - Il est souligné que les souvenirs, lorsqu'ils redeviennent conscients, ne témoignent d'aucune qualité sensible, ou d'une qualité sensible très faible en comparaison de la perception. Un peu plus tard, dans la Traumdeutung, Freud affirmera de façon catégorique :

" ... mémoire et qualité s'excluent l'une l'autre pour la conscience dans les systèmes ψ ". (1)

Par "qualités sensibles", il faut entendre l'ensemble des impressions sensorielles, couleurs, sons, odeurs. etc. qui donnent à l'image perceptive une vivacité que l'image mnésique ne possède pas.

La perception de qualités sensibles ne résulte pas de la propagation de la quantité $Q\eta$ libérée par l'excitation des organes sensoriels mais de la propagation d'un phénomène périodique qui ne laisse pas de trace dans les divers systèmes psychiques qu'il traverse sans obstacle avant d'atteindre le

(1) S.E. V 540.

système ω , où se forme l'impression consciente. A chaque qualité doit correspondre une période différente.

C'est précisément pour rendre compte de la présence, au niveau de la perception, de qualités sensibles qui se révèlent absentes dans la reproduction ou remémoration, que ce troisième système est venu s'ajouter aux systèmes ϕ et ψ .

"C'est pourquoi nous devons avoir le courage d'admettre qu'il existe un troisième système de neurones, auquel on pourrait donner le nom de "neurones perceptifs" qui excités comme les autres durant la perception ne le sont plus durant la reproduction et dont les états d'excitation fournissent les différentes qualités - c'est à dire constituent les sensations conscientes".(1)

Et plus loin :

".... Les neurones perceptifs, incapables de recevoir des quantités ($Q\eta$), assimilent en revanche la période d'une excitation"(2)

L'excitation perceptive du système ω aboutit à une décharge perceptive (suivant le schéma de l'arc de réflexe qui exige qu'à toute excitation corresponde une décharge et "l'annonce de cette dernière a, comme toutes les autres sortes de décharge, atteint ψ . C'est cette annonce de décharge provenant de ω qui constitue un indice de qualité ou de réalité" (3). (Si l'indice de qualité sert ainsi d'indice de réalité, c'est que la qualité est inhérente à la perception seule).

1. Esquisse in Naissance de la Psychanalyse, p. 328.

2. Esquisse, in Naissance de la Psychanalyse, p. 329.

3. Ibid. p. 343

De son côté la remémoration s'opère par le réinvestissement sur place, sans régression vers les neurones sensoriels ϕ , de la trace mnésique située en ψ . La propagation du phénomène périodique correspondant à la qualité n'a laissé au moment de la perception aucune trace en ψ avant d'atteindre et d'exciter ω . C'est pourquoi nos souvenirs sont dépourvus de qualité.

Lorsque cet investissement du souvenir atteint une certaine intensité, un indice de qualité apparaît également (Freud ne nous précise ni comment ni pourquoi.)

"La distinction entre les deux instances" (perception et investissement de la trace mnésique par le désir) "tient au fait que les indices de qualité provenant du dehors apparaissent quelle que soit l'intensité de l'investissement tandis que ceux émanant de ψ ne se présentent que si la charge est forte." (1)

Lorsque l'investissement d'une trace mnésique est suffisamment intense pour produire un indice de qualité nous avons affaire à une hallucination. Freud ce nous dit pas que l'hallucination fasse réellement revivre les qualités sensibles, mais seulement que d'investissement intense d'une trace mnésique entraîne l'apparition d'un indice de qualité dont l'effet est que le souvenir apparaît comme une perception. Il y aurait donc non seulement illusion quant à l'existence d'une perception, mais illusion quant à l'existence des qualités sensibles sur lesquelles l'hallucination croyait fonder son erreur.

1 - Ibid. p. 344.

(On voit comment cette hypothèse tout en faisant intervenir une différence d'intensité, s'écarte de la théorie empiriste d'après laquelle l'image mnésique serait une impression faible et l'image perceptive une impression forte.)

Pour que souvenir et perception ne soient pas confondus, il est donc nécessaire que l'intensité d'investissement de la trace mnésique soit réduite de sorte que l'indice de qualité ne se produise pas. C'est au moyen d'une inhibition commandée par le moi que cette réduction sera obtenue.

L'hypothèse de la Régression - A propos du rêve, Freud envisage la possibilité d'une régression topique :

"On peut d'abord supposer que le courant allant de Φ à la motilité (à l'état de veille) agit à la façon d'un obstacle se dressant contre tout investissement rétrograde des neurones Φ , à partir de Ψ . Mais rien n'empêche de penser non plus que, lors de l'interruption du courant Φ se trouve rétrogressivement investi et qu'alors existeraient toutes les conditions requises pour une production de qualité."(1)

Dans ces conditions, plus n'est besoin d'un indice de qualité; c'est la qualité elle-même qui reparaît au terme de la régression. On pourrait soulever l'objection suivante : une fois admis que les qualités sensibles ne laissent aucune trace mnésique, comment expliquer qu'elles puissent renaître de rien ? Ce serait oublier (mais que vaut une telle justification ?) que l'investissement atteint de nouveau le système Φ , c'est-à-dire

1 - Ibid. P. 355

les neurones sensoriels eux-mêmes qui, ainsi excités, fournissent de nouveau les qualités, ou plus exactement le phénomène périodique qui sera transmis à ω pour y être ressenti sous forme de qualités.

B- La Traumdeutung et les ouvrages ultérieurs.

L'hypothèse de la régression est reprise dans la Traumdeutung, où elle adopte sa forme définitive. Aux systèmes Φ , Ψ , ω , correspondent respectivement les systèmes P (Perception), S (Souvenir), et Pcs, du schéma de la Traumdeutung. Durant le sommeil, l'excitation, suivant une voie rétrograde, se propage de la trace mnésique investie par le désir à l'extrémité sensorielle (1), et :

"Lorsque le rêve est devenu une perception, il est en mesure d'exciter la conscience au moyen des qualités qu'il a maintenant acquises" (2).

A l'état de veille, pour éviter l'hallucination, le moi devra cette fois inhiber, non plus l'intensité de l'investissement, mais le mouvement régressif de l'investissement, ce en quoi il est aidé par le courant continu d'excitation qui, provenant des organes sensoriels, s'oppose à l'établissement d'un courant en sens inverse qui se dirigeait vers la périphérie.

1 - Ici dénommée système P (Perception) ce qui peut entraîner une confusion avec les dénominations de l'Esquisse, où les neurones perceptifs correspondent au système ω , qui devient ici le Pcs.

2 - S.E. V, 375.

Il n'est plus question des indices de qualité. La confusion entre une perception et une représentation est évitée par le seul fait que les excitations venant du dedans sont empêchées comme automatiquement, à l'état de veille, d'emprunter jusqu'au bout la voie de la régression topique. Aussi éprouve-t-on quelque surprise à voir reparaître à de nombreuses reprises dans les œuvres ultérieures une version renouvelée de l'indice de qualité (alias indice de réalité) sous la forme de l'épreuve de réalité. C'est qu'entre-temps, semble-t-il, le moindre degré de régression a cessé d'apparaître comme la condition suffisante pour qu'une représentation soit autre chose qu'une hallucination. Telle est l'interprétation qui nous semble s'imposer dans ce passage emprunté au "Complément Métapsychologique à la Théorie du Rêve", article où se trouve également discuté le problème de l'hallucination :

"On peut maintenant se demander quelle est la condition pour la survenue d'une hallucination. La première réponse serait : c'est la régression; de sorte qu'on remplacerait la question de l'origine de l'hallucination par celle du mécanisme de la régression. Nous ne serions pas en peine de répondre à cette dernière question, en ce qui concerne le rêve. La régression des pensées de rêve pcs aux images mnésiques de chose est évidemment la conséquence de l'attraction que ces représentants pulsionnels ics - par exemple des souvenirs refoulés d'expériences vécues - exercent sur les pensées formulées en mots. Mais nous nous apercevrons bientôt que nous nous sommes engagés sur une fausse piste. Si le secret de l'hallucination n'était autre que celui de la régression, toute régression suffisamment intense devrait produire une hallucination avec croyance en la réalité. Mais nous connaissons très bien ces cas

où une méditation régressive amène à la conscience des images mnésiques visuelles très nettes que nous ne considérons pas un instant, pour autant, comme une perception réelle. Nous pourrions aussi très bien nous représenter que le travail du rêve parvienne jusqu'à de telles images mnésiques et rende conscientes celles qui étaient jusqu'ici inconscientes, nous représentant la mirage d'un fantôme de désir qui nous ferait éprouver une intense aspiration sans que nous le tenions pour l'accomplissement réel du désir. L'hallucination doit donc être plus que la reviviscence régressive des images mnésiques qui sont, en soi, ics."(1)

Autrement dit, à degré de régression égal, il peut se produire, soit une hallucination, soit simplement une représentation vive.

Ce n'est donc pas à une différence quant au degré de régression que nous pouvons attribuer la distinction entre les deux phénomènes. La distinction vient de ce que, dans le cas de représentation vive, l'épreuve de réalité a fonctionné correctement et que, dans le cas de l'hallucination, elle n'a pas fonctionné. Dans la suite du texte, la nature de l'épreuve de réalité est précisée de la manière suivante :

"Le Cs doit disposer d'une innervation motrice qui permet de décider si on peut faire disparaître la perception ou si celle-ci se révèle résistante. L'épreuve de réalité n'a pas à être autre chose que ce dispositif."(2)

1 - S.E. XIV, 230-231, (tr. fr. par Pontalis et coll.)

2 - Ibid. p. 233 ; se reporter également à l'article sur la "Négation" S.E. XIX, 235-239, où l'épreuve de réalité est sous un jour quelque peu différent.

Quant aux mécanismes que ce dispositif mettrait en jeu, Freud ne s'aventure pas à nous en proposer une description.

"Nous ne pouvons rien énoncer de plus précis à ce sujet car nous connaissons trop mal la nature et le mode de fonctionnement du système Cs. Nous poserons l'épreuve de réalité comme l'une des grandes institutions du moi, à côté des censures dont nous connaissons l'existence entre les systèmes psychiques, et nous escomptons que l'analyse des affections narcissiques nous permettra de découvrir d'autres institutions du même genre".(1)

Cette notion de régression topique nous permet d'observer que Freud, en dépit de certaines apparences, s'écarte des conceptions suivant lesquelles la mémoire serait faite d'images emmagasinées. La trace mnésique inconsciente ne nous paraît pas être pour Freud un décalque ou un "analogon" de l'objet, mais plutôt des modifications du système nerveux à partir desquelles l'image peut être reconstituée, et ceci seulement au terme de la régression topique. Est-ce pour cette raison que Freud parlant de la mémoire, utilise dans "Les Deux Principes" les termes "système de marques" (System von Märken; trad. anglaise : System of notations.) (2)

Le Préconscient

Nous n'avons pas tenu compte jusqu'à présent d'une confusion possible entre deux acceptions du terme "inconscient".

1 - Ibid

2 - S.E. XII, 220.

Dans un premier sens, purement descriptif, c'est le sort de tous les souvenirs, refoulés ou non, de subsister à l'état inconscient tant que nous ne les évoquons pas. Par là nous entendons, d'une part que le souvenir n'est pas actuellement présent à notre conscience, et d'autre part qu'il garde néanmoins, dans l'intervalle des évocations, une existence psychique.

Mais dans le nombre des souvenirs qui subsistent ainsi à l'état de latence, il nous faut distinguer ceux qui peuvent devenir conscients quand nous le voulons de ceux qui ne le peuvent pas, parce qu'ils ont succombé au refoulement. C'est à ces derniers seuls que Freud réserve le qualificatif "inconscient" qui prend ainsi une seconde acception, plus limitée, et proprement psychanalytique. Pour les premiers il crée le terme nouveau de "préconscient"

A chacun de ces trois états possibles des formations psychiques : inconscient, préconscient, conscient, Freud fait correspondre trois systèmes l'Ics, le Pcs, le Cs. Du point de vue descriptif, ce qui appartient au Pcs va de pair avec ce qui appartient à l'Ics. Tous deux ont en commun de n'être pas actuellement présents à la conscience. En les réunissant, on retrouve l'extension première, non psychanalytique, du terme "conscient". D'un point de vue structural, en revanche, le Pcs se rattache au Cs, dont "il partage les caractères" (1); ils forment ensemble, à certains égards, un système unique à l'intérieur duquel la circulation est relativement

1 - L'Inconscient, in Métapsychologie, S.E. XIV, 173.

libre dans les deux sens (1), et qui se trouve séparé de l'Ics par la censure. C'est en effet au niveau de cette limite entre Ics et Pcs-Cs qu'opère le refoulement.

Aussitôt se pose une question dont nous allons voir qu'elle est passablement embarrassante : en quoi le souvenir préconscient se différencie-t-il du souvenir inconscient ? et d'où tire-t-il son statut ? Trois solutions ont été successivement envisagées par Freud.

1) Solution topique et problème de la double inscription.

Le souvenir préconscient se caractérise par son appartenance topique au système Pcs. Il occupe un certain lieu de l'appareil psychique situé entre le Cs, avec lequel les communications sont faciles, et l'Ics, avec lequel les communications sont entravées par la censure. Est-ce à dire que la trace mnésique correspondant, ne figure que dans un seul système ? Pour suivre la pensée de Freud sur ce point nous devons peut-être nous rappeler qu'il considère la trace mnésique comme un frayage qui se constitue au cours du processus perceptif et que ce frayage intéresse les diverses régions que parcourt l'excitation, dans un ordre déterminé, à partir des organes sensoriels. Les schémas de la Traumdeutung, par exemple, montrent bien que l'excitation n'atteint le Pcs qu'après avoir traversé l'Ics où elle laisse

1 - En dépit de l'existence d'une deuxième censure entre Cs et Pcs.

nécessairement une trace de son passage. C'est dire, qu'il ne peut y avoir d'inscription mnésique dans le Pcs sans qu'il y en ait une dans l'Ics. Bien que Freud n'utilise pas cette justification, si ce n'est de manière allusive (1), il nous a paru nécessaire de procéder à ce rappel pour rendre mieux intelligible cette notion de la double inscription.

L'idée figure déjà dans les Lettres à Fliess (lettre 52), accompagnée de commentaires d'une grande portée sur lesquels nous aurons à revenir. Elle est reprise dans la Métapsychologie (L'Inconscient) où elle apparaît moins comme une affirmation valant pour elle-même que comme une étape dialectique dans le déroulement de l'exposé. L'hypothèse est considérée par Freud lui-même comme "la plus grossière mais aussi la plus commode" (2). Commode à coup sûr parce qu'elle rend facilement compte de la possibilité, pour une représentation, de se montrer alternativement agissante à partir de l'un ou de l'autre système ; grossière sans doute parce qu'elle s'adapte plus malaisément à d'autres données, et en particulier parce qu'elle se prête mal à une explication satisfaisante du refoulement secondaire.

2) Solution du changement d'état fonctionnel.

Une seule inscription mnésique, située dans un même lieu, change d'état selon qu'elle est investie par une énergie appartenant au système Pcs ou une énergie appartenant au système Ics. Le refoulement

1 - "Si, nous tenons à prendre au sérieux la topique des actes psychiques, il convient d'appliquer notre curiosité à un problème qui se pose ici" (le problème de la double inscription)
L'Inconscient, S.E. XIV, 174.

2 - Ibid, p. 175.

consiste dans ce cas en un retrait de l'investissement PCS, l'investissement ICS venant le remplacer ou étant simplement maintenu s'il existait déjà.

Selon Freud cette hypothèse impliquerait un abandon de la perspective topique. En réalité elle subsiste, mais au lieu de s'appliquer à la trace mnésique ou à la représentation, elle s'applique à l'énergie d'investissement.(1) Dans la Métapsychologie (l'Inconscient), cette hypothèse constitue une seconde étape avant d'aboutir à l'hypothèse ci-après.

3)Hypothèse de l'association avec des traces verbales.

L'exposé de cette hypothèse est précédé par une comparaison entre les formations substitutives rencontrées d'une part chez les névrosés, et d'autre part chez les schizophrènes. Cette comparaison aboutit à l'idée que, dans la schizophrénie, les investissements des représentations d'objet se trouvent abandonnés, tandis que l'investissement des représentations verbales des objets, lui, se trouve maintenu.

Mais ceci implique que la représentation consciente d'un objet se scinde en une représentation de mot d'une part, en une représentation de chose d'autre part(2). A près de vingt cinq ans de distance, on retrouve là, au terme de commentaires relatifs à la schizophrénie, des conclusions qui s'étaient imposées à Freud au cours de son étude sur l'aphasie, où nous pouvons lire en effet :

1- Laplanche et Leclaire ont montré les difficultés que soulève la notion d'une énergie d'investissement propre à chaque système. Cf. : l'Inconscient in Les Temps Modernes, juillet 1961, n°183.
2 - L'Inconscient in Métapsychologie, S.E. XIV et sq.

"La pathologie des troubles de la parole nous conduit à affirmer que la représentation de mot est liée, à son extrémité sensorielle (par l'intermédiaire de son image acoustique) avec la représentation d'objet. Nous arrivons ainsi à deux catégories de troubles de la parole; une aphasie de premier ordre, l'aphasie verbale dans laquelle seules les associations entre les divers éléments de la représentation mot sont perturbées; et une aphasie de second ordre, l'aphasie asymbolique, dans laquelle l'association de mot et la représentation de chose est perturbée" (1).

Dans le texte sur l'Inconscient, cette opposition entre représentation de mot et représentation de chose n'est utilisée que pour introduire la proposition suivante :

"Du même coup nous pensons avoir maintenant découvert ce qui différencie une représentation consciente et une représentation inconsciente. L'une et l'autre ne sont pas comme nous l'avions supposé, des enregistrements différents d'un même contenu en des lieux psychiques différents, non plus que des états fonctionnels différents d'investissement dans le même lieu; mais la représentation consciente comprend la représentation de chose plus la représentation de mot correspondante, tandis que la représentation inconsciente est la représentation de chose seule. Le système ICS contient les investissements de chose des objets, qui sont les premiers et véritables investissements d'objets; le système PCS naît du surinvestissement que cette représentation de chose subit du fait de sa liaison avec la représentation de mot correspondante. Ce sont de tels surinvestissements, on peut le supposer, qui instituent une organisation psychique de plus haut niveau et qui permettent au système secondaire, qui régit le PCS, de succéder au système primaire. Maintenant, aussi, nous sommes en mesure de préciser ce que le refoulement refuse à la représentation repoussée dans les névroses de transfert : il lui refuse la traduction en mots appelés à rester attachés à l'objet. Une représentation qui n'a pas été traduite

1 - Cité dans : S.E. XIV, 214.

en mots, ou un acte psychique qui n'a pas été surinvesti, demeure dès lors dans l'Inconscient, en état de refoulement" (1)

Et plus loin Freud ajoute :

" Comme on peut voir, être lié à une représentation de mots ce n'est pas encore tout à fait devenir conscient mais c'est permettre de le devenir; cette liaison est donc caractéristique du système PCS, et de ce système seul."(2)

On voit transparaître une perspective génétique dans l'idée que le CS est une organisation de niveau plus élevé, dont la formation est liée à l'acquisition, relativement tardive, du langage. Cette perspective était beaucoup plus accusée et plus longuement développée dans la lettre à Fliess 52.

"Je tiens à faire remarquer que les enregistrements successifs représentent la production psychique d'époques successives de la vie. C'est à la limite de deux époques que doit s'effectuer la traduction des matériaux psychiques. Je m'explique les particularités des psychonévroses en supposant que la traduction de certains matériaux ne s'est pas réalisée (...) Tout nouvel enregistrement gêne l'enregistrement précédent et fait dériver sur lui-même le processus l'excitation. Si aucun enregistrement nouveau ne se produit, l'excitation s'écoule suivant les lois psychologiques gouvernant l'époque psychique précédente, et par les voies alors accessibles. Nous nous trouvons ainsi en présence d'un anachronisme (...). C'est le défaut de traduction que nous appelons en clinique refoulement".

(1) traduit de l'anglais, S.E. XIV, 201-203

(2) Ibid. : 202-203

Cet aspect génétique ne fera pas, ultérieurement, l'objet d'une exploitation plus approfondie; on est tenté de le regretter. En revanche, l'hypothèse elle-même que la conscience est conditionnée par une association des représentations de choses aux représentations verbales correspondantes, apparue comme on le voit dès le début de la réflexion psychanalytique de Freud, sera maintenue durant tout le cours de son œuvre.(1)

C'est donc une idée maîtresse dans la pensée de Freud, et nous sommes bien placés pour en reconnaître l'importance nous qui, dans la cure, n'utilisons précisément que la parole pour rendre conscient ce qui est inconscient. Elle ne laisse pas cependant de soulever quelques difficultés sérieuses, pour ne rien dire des critiques que pourraient sans doute lui adresser les linguistes.

Notons d'abord qu'une application stricte de cette théorie aboutit à la conclusion que l'enfant ne saurait avoir de souvenirs conscients tant qu'il n'a pas acquis le langage et, a fortiori, que l'adulte ne saurait avoir de souvenirs conscients se rapportant à cet âge. Il ne serait même pas besoin, pour expliquer cette période initiale de l'amnésie infantile d'invoquer le refoulement des pulsions sexuelles .

Mais d'autres questions surgissent, plus embarrassantes. Est-il vrai que les représentations visuelles,

1 - Mentionnons notamment :

- Esquisse (1895) P. 375-377.
- Traumdeutung (1900) S.E. V, 617.
- Les deux principes (1911) S.E. XII, 221
- Le Moi et le Ça (1923) Ch. II, S.E. XIX, 20-21
- Abrégé (1938) S.E. XXIII, 162

par exemple, doivent nécessairement s'associer à des traces mnésiques verbales pour devenir conscientes, ou, préconscientes ? Et d' autre part, quel est le privilège de ces traces mnésiques verbales, qui s'associent à d'autres traces mnésiques pour les rendre conscientes, sans avoir besoin, elles, pour devenir conscientes, de quelque intermédiaire que ce soit. Ce ne sont pourtant, aux yeux de Freud, que des résidus de perceptions - acoustiques en l'occurrence - au même titre que les souvenirs visuels. Freud, le premier, se pose la question, dans ce même texte sur l'Inconscient que nous citions tout à l'heure :

"Mais, de leur côté, les représentations de mots aussi dérivent de perceptions sensorielles, de la même façon que les représentations de choses; on peut alors se demander pourquoi les représentations d'objet ne peuvent devenir conscientes au moyen de leur propre résidu perceptif."(1)

Les termes mêmes dans lesquels la question est posée confirment bien que Freud n'envisage pas que les représentations d'objet puissent devenir conscientes autrement que par association à une représentation de mot. A quoi servent, dans ce cas, "leur propre résidu perceptif" ? Faut-il en déduire que leur seul rôle - on ne peut dire leur seule utilité - consiste à permettre l'hallucination, pathologique ou onirique ? Il est vrai que la suite immédiate du texte nous laisse soupçonner que les dites représentations d'objet sont moins des images à proprement parler que des idées d'objet, qui ont perdu toute la vivacité sensorielle de la perception.

1 - Traduit de l'anglais. S.E. XIV, 202.

"Cependant, il est probable que la pensée se meut en des systèmes si éloignés des résidus perceptifs originels qu'ils n'ont rien gardé des qualités de ces résidus et qu'elle doit, pour devenir consciente, être renforcée par des qualités nouvelles. En outre, par leur association avec des mots, les investissements peuvent être pourvus de qualité, même lorsqu'ils correspondent seulement à des relations entre représentations d'objets et qu'ils ne peuvent de ce fait emprunter aucune qualité aux perceptions."(1)

En fait, Freud ne répond pas réellement à la question qu'il vient de poser. Nous commençons à bien comprendre pourquoi la pensée et l'expression des relations entre représentations d'objets ont besoin des représentations de mots pour accéder à la conscience; nous ne comprenons pas - et c'était là pourtant ce que nous voulions savoir - pourquoi les représentations d'objets ont besoin du même secours.

Le problème se clarifie dans "Le Moi et le Ça", où il est repris en termes presque identiques, parmi lesquels, cependant, apparaissent quelques modifications de détail très significatives. Alors que le texte de 1915 parle de représentation consciente ou préconsciente de l'objet "qui se scinde en représentation de mot et représentation de chose", le texte de 1923 utilise encore le terme "représentation préconsciente" (Vbw Vorstellung), mais ne précise pas qu'il s'agit de représentation d'objet. Il le fait suivre en revanche d'une parenthèse qui en restreint le sens à une "idée" ou une "pensée" (Gedanke). Freud semble donc limiter ici aux processus de pensée la nécessité, pour devenir conscients, d'un recours aux représentations ver-

1 - Ibid.

bales. C'est bien ce que confirme la suite du texte :

"Nous ne devons pas être amenés, peut-être par souci de simplification, à oublier l'importance des résidus mnésiques d'ordre optique, quand ils concernent des choses ou à nier que les processus de pensée peuvent devenir conscients par un retour aux résidus visuels". (1)

Toutefois, les processus de pensée, poursuit le texte, ne peuvent être que très imparfaitement rendus conscients par l'intermédiaire de traces mnésiques visuelles. En particulier celles-ci se prêtent mal à l'expression des relations entre les objets. En revanche, le langage se prête à une formulation beaucoup plus aisée et précise de ces relations, en même temps que les mots leur fournissent l'appoint perceptif qu'elles ne possèdent pas d'elles-mêmes, et sans lequel leur remémoration, et même leur fixation mnésique, ne serait pas possible. En fait là encore, Freud reprend une idée sur laquelle il avait insisté de très bonne heure, puisqu'elle fait l'objet de longs développements dans l'Esquisse (2) et qu'elle est reprise dans la Traumdeutung, où l'on peut lire entre autres :

"Les processus de pensée sont en eux-mêmes dépourvus de qualité. Pour donner une qualité à ces processus l'homme les associe à des souvenirs de mots, dont les résidus de qualité suffisent à appeler l'attention de la conscience et à obtenir par là une nouvelle occupation mobile". (3)

1 - Le Moi et le Ça, Ch. II, S.E. XIX, 21. Tr. d'après l'anglais. La traduction Jankelevitch ne fait pas ressortir l'opposition entre choses et processus de pensée.

2 - Cf. pages 375-376 et 383-384

3 - S.E. V, 617. Voir aussi "Les Deux Principes",

S.E. XII, 221, où la même idée se trouve exprimée en termes très voisins.

Lorsqu'on rapproche ces différents textes, il devient très manifeste que la prise de conscience dont Freud se soucie lorsqu'il fait jouer un rôle obligatoire aux traces verbales, est la prise de conscience du processus de pensée. On voit bien ici jusqu'où Freud se trouve entraîné dans cette perspective empiriste que nous avons soulignée à plus d'une reprise. Les processus intellectuels ne sont pas des perceptions ; ils sont dépourvus de toute qualité sensible et ne peuvent de ce fait accéder à la conscience (au système Perception-Conscience), s'ils ne s'appuient d'abord sur des traces mnésiques perceptives, principalement verbales, et accessoirement visuelles.

La pensée s'appuyant sur des représentations visuelles est considérée à la fois comme plus proche des processus inconscients que la pensée verbale, et plus ancienne que celle-ci, tant au point de vue ontogénétique que phylogénique. Que ce soit dans "Le Moi et le Ça" (1), ou déjà dans la Traumdeutung(2), cette possibilité pour la pensée de s'exprimer à l'aide de représentations visuelles est considérée à la fois comme inférieure au mode d'expression verbal, et comme généralement antérieure puisqu'elle est le résultat d'une régression temporelle aussi bien que d'une régression topique.

Quant aux représentations d'objet, il semble

1 - S.E. XIX, 21

2 - Ch. VII, Section II : La Régression.

résulter de tout ce qui précède (en particulier de notre citation de la page 58), qu'elles peuvent devenir conscientes de deux façons : soit par la reviviscence des réalités sensorielles, en particulier visuelles, soit à l'aide de la représentation de mot correspondante. Pour notre part, nous ajouterons que le premier procédé nous paraît utilisé lorsque, par la remémoration, nous cherchons de quelque manière à rendre présent l'objet absent, à le contempler à des fins cognitives ou hédoniques, et le second, de préférence lorsque l'objet, simple élément de quelque discours intérieur, a tout avantage à n'y figurer que sous la forme d'un représentant verbal.

Freud ne poussera pas plus avant sa réflexion touchant l'aspect topique du problème de la mémoire. Peut-être sommes-nous, à ce terme, quelque peu déçus par la conception trop simpliste que Freud paraît se faire des processus intellectuels et du langage, même si nous considérons qu'il a voulu seulement marquer les points de jonction de ces domaines avec celui de la psychanalyse, plutôt que nous en proposer véritablement une théorie. En fait nous ne sommes pas à même de porter un jugement tant que nous ne prenons en considération que le seul point de vue topique. Il nous reste à voir comment l'énergie pulsionnelle circule dans les régions ainsi délimitées, et comment elle en anime les contenus.

- - - - -

II - MEMOIRE ET PULSION

Expérience de satisfaction et reviviscence hallucinatoire.

Il existe un texte princeps, d'où découle, nous semble-t-il, tout ce qui pourra être dit du rapport entre pulsion et souvenir, dans l'optique freudienne. Il s'agit de la section de l'Esquisse intitulée, dans la traduction française : "L'Épreuve de la satisfaction" (1). Il est d'autant plus nécessaire de s'y reporter que, plus jamais, les idées qui s'y trouvent exprimées ne seront clairement mises en avant alors que, cependant, elles demeurent le fondement implicite de maints développements ultérieurs. Les grandes lignes en sont les suivantes : le nourrisson, du fait de sa pré-maturation, est incapable de provoquer dans le milieu extérieur la modification qui mettra un terme à son état de besoin. L'accroissement de tension lié à cet état se résout à l'origine en décharges motrices inadaptées et diffuses (cris par exemple) qui prennent pour l'entourage, et en particulier pour la mère, une valeur de message. (Freud y voit la source première de toutes les motivations.) Lorsque

1 - In Naissance de la psychanalyse, p. 336-338. Nous préférons à l'exemple de Laplanche et Pontalis utiliser dans la suite de notre travail le terme "expérience" plutôt que "épreuve".

la mère a exécuté pour l'enfant l'action spécifique nécessaire, il se produit simultanément: d'une part une décharge durable qui met fin pour un temps à la tension du besoin, et d'autre part deux images mnémoniques 1°) celle d'un objet, sans doute ici le sein, 2°) celle des mouvements réflexes par lesquels se réalise la décharge. Les deux images seront liées par un frayage du fait de leur simultanéité. Le tout constitue l'expérience de satisfaction. Et Freud termine ainsi :

"Dès la réapparition de l'état de tension ou de désir, la charge se transmet aussi aux deux souvenirs et les réactive. Il est fort probable que c'est l'image mnémorique de l'objet qui est, la première, atteinte par la réactivation".

"Cette réactivation, j'en suis persuadé, fournit tout d'abord quelque chose d'analogue à une perception - c'est-à-dire une hallucination." (1)

Ces idées sont reprises dans la Traumdeutung en termes tout à fait comparables (2). Le résultat atteint au terme du processus de réinvestissement hallucinatoire de la trace mnésique y est dénommé "identité de perception".

Faisant pendant à l'expérience de satisfaction, il y a aussi l'expérience de la douleur(3). Nous n'entrerons pas dans le détail du dispositif complexe par lequel Freud explique comment l'affect désagréable renaît lorsque le souvenir de l'objet qui a causé la douleur se trouve réinvesti. Nous retiendrons seulement que, s'il existe une attraction,

1- Esquisse, in Naissance de la Psychanalyse, 338

2- S.E. V, 565-66

3- Esquisse, 338.

de l'investissement vers l'image mnésique résultant d'une expérience de satisfaction, il existe en revanche une répulsion à investir l'image mnésique d'une expérience pénible, répulsion que Freud considère comme une "défense primaire"(1). (Nous verrons plus tard que la répulsion à investir traces mnésiques ne vaut que pour le système préconscient).

La reviviscence hallucinatoire ne mettant pas fin l'état de besoin, l'enfant, pour survivre, doit apprendre à inhiber la marche régressive de l'énergie d'investissement, l'empêcher d'aller jusqu'à l'hallucination et la dériver vers la recherche, dans le monde extérieur, de l'objet correspondant au souvenir.

C'est là l'œuvre du système secondaire et ainsi, au lieu d'une "identité de perception" se trouve réalisée une "identité de pensée" (2). Telle est du moins la traduction habituelle de l'allemand Denkidentitäte. En vérité cette expression ne paraît intelligible que si l'on traduit : Identité par le moyen de la pensée. C'est en effet grâce aux comparaisons et rectifications successives auxquelles procède la pensée que l'individu pourra se rapprocher graduellement de l'objet désiré.

1- Ibid. 340 et aussi 381

2- S.E. V, 602

Le souvenir constitue une représentation-but (1) qui va orienter l'activité de recherche, et celle-ci ne cessera que lorsque sera atteinte, au terme d'approximations successives, l'identité entre la situation extérieure et le souvenir.

" Le jugement", écrit Freud, "constitue donc, un processus ψ que seule une inhibition venue du Moi rend possible. Il est provoqué par une dissemblance entre l'investissement du souvenir empreint de désir et un investissement perceptuel qui lui ressemble. Il s'ensuit que lorsque ces deux investissements coïncident, il y a un signal biologique enjoignant de mettre fin à l'activité de la pensée et de déclencher la décharge. Quand les deux investissements ne coïncident pas, il se produit une poussée vers l'activité de la pensée, qui cesse dès qu'il y a coïncidence." (2)

Ailleurs, dans les Deux Principes, Freud précise que la décharge motrice qui avait servi dans la première phase à libérer l'appareil psychique des accumulations de stimuli sous la forme de mimique ou d'expression d'affects est désormais dotée d'une fonction nouvelle. C'est elle en effet qui va servir à réaliser dans le monde extérieur la modification nécessaire. Elle est convertie en action(3).

1-Nous nous conformons à la traduction adoptée dans le Vocabulaire de la Psychanalyse. On verra cependant que nos commentaires et la fonction de relais que nous reconnaissons au souvenir, paraissent s'accommoder davantage de la traduction "représentation de but" antérieurement en usage. Le terme composé "représentation-but" tendrait au contraire à suggérer que le souvenir est le but ultime de la pulsion.

2- Esquisse, in N. de la P. 346.

3- S.E. XII, 221.

Quant à la pensée, elle est dans le même texte envisagée comme une action intériorisée, rendue possible par l'inhibition de la décharge immédiate.

"Elle est essentiellement une manière d'action expérimentale, mettant en jeu le déplacement de plus faibles quantités d'investissement, en même temps qu'une moindre dépense (décharge) de celles-ci" (1).

Il est évident que cette action intériorisée porte, non sur les objets eux-mêmes, mais sur leurs représentations, qui sont soit des souvenirs, soit des formations psychiques dérivées du souvenir (par exemple les concepts; voir supra p.17; voir aussi le rattachement aux traces verbales p.42 et sv.)

La fonction de relais du souvenir.

Nous nous sommes un peu attardés sur ces développements dans l'intention de faire ressortir la notion que le souvenir est un relais obligatoire sur la voie de la satisfaction, à partir du moment où celle-ci, cessant d'être fournie par l'entourage et passivement acceptée, devient activement recherchée. L'abandon du mode hallucinatoire de satisfaction n'implique pas que le souvenir soit désinvesti dans le mode de satisfaction plus adapté qui lui fait place. Il reste investi, nous l'avons vu, en tant que représentation-but. Entre le moment où naît le besoin et celui où sera trouvé l'objet capable de le satisfaire, se place nécessairement cette étape où le souvenir

1 - S.E. XII, 221. La même idée est reprise dans "La Négation" (1925) S.E. XIX, 238.

d'une situation satisfaisante antérieure reçoit un accroissement d'investissement qui correspond pour Freud au désir (1).

Cette situation est inévitable parce que l'enfant, du fait de sa prématurité, ne possède pas les moyens nécessaires pour atteindre l'objet, mais surtout, ajoutons-nous, parce que faute de schèmes instinctifs innés (on est tenté de dire : faute d'une mémoire phylogénique) il ne connaît même pas l'objet à atteindre, ni a fortiori les moyens de l'atteindre. Disposerait-il de l'instrument moteur nécessaire qu'il ne saurait ni comment ni vers quoi se diriger, tant qu'une expérience originelle n'a pas déposé en lui l'image de ce qui est à retrouver. Mais cette expérience originelle, il ne peut pas la provoquer, elle doit nécessairement lui être fournie par l'entourage, disons par la mère.

Du même coup, nous comprenons mieux la nécessité du "représentant représentation" (vorstellung Representanz) dans l'économie du système freudien. La pulsion, entité biologique, n'acquiert une existence psychique qu'au moyen des représentations qu'elle investit et qui en deviennent de ce fait les "représentants". La pulsion, en soi, ne peut pas être perçue; seule peut l'être la

1- Laplanche et Pontalis voient dans la reproduction sous forme hallucinée de l'expérience de satisfaction originelle "le moment mythique de la disjonction entre l'apaisement du besoin (Befriedigung) et l'accomplissement du désir (Wunscherfüllung) " Cf. *Fantasme originelle, Fantasme des origines, Origine du Fantasme*, in les Temps Modernes, Avril 1964 , N° 215

représentation que la pulsion investit, et c'est sur cette représentation, phénomène psychique, que portera éventuellement le refoulement, processus psychique, non sur la pulsion elle-même.

Fantaisie et sexualité.

C'est une nécessité biologique qui, selon Freud, pousse l'enfant à abandonner le mode de satisfaction hallucinatoire. Cette nécessité n'est vraiment contraignante que lorsque l'absence de satisfaction menace la vie même de l'individu, ce qui est le cas pour les besoins alimentaires.

Il en va tout autrement pour ce qui est du besoin sexuel. D'une part l'absence de satisfaction réelle n'entraîne pas le même état de détresse biologique et ne menace pas le sujet dans son existence. D'autre part ce besoin trouve une décharge dans les activités auto-érotiques; c'est à dire que, dans ce cas, la tension peut se trouver résolue sans recours à un objet extérieur. Enfin, la période de latence, en interrompant le développement sexuel jusqu'à la puberté, retarde l'exigence d'un objet réel. Aussi l'individu se trouve-t-il, sur le plan de la sexualité beaucoup moins motivé à renoncer à des modes de réalisations imaginaires. Certes, la réalisation hallucinatoire, dans ce domaine comme dans les autres, est une étape une fois pour toutes révolue, tout au moins à l'état de veille, et hors de certains états pathologiques. Cependant, le mode de satisfaction à moindre frais dont la réalisation hallucinatoire représentait la forme extrême n'est pas aisément abandonnée, et persiste à un autre niveau.

"Avec l'introduction du principe de réalité, un mode d'activité s'est trouvé détaché; il s'est tenu à l'abri de l'épreuve de réalité et il est resté subordonné au seul principe de plaisir. Ainsi se trouve constituée l'activité créatrice de fantasmes qui se manifeste déjà dans le jeu des enfants et qui, plus tard, se poursuivant en rêverie diurne, abandonne sa dépendance à l'égard d'objets réels" (1) (Cette dépendance existe dans le jeu dans la mesure où il nécessite des partenaires et du matériel).

Les raisons que nous avons énumérées plus haut expliquent qu'il se crée une affinité entre fantasme et pulsion sexuelle, tandis que le respect du principe de réalité est davantage l'affaire des pulsions du Moi. En particulier, nous l'avons vu, l'auto-érotisme favorise l'établissement des fantasmes en rendant moins urgente la recherche d'un objet hétéro-érotique et ceci d'autant plus que le plaisir auto-érotique, qui est réel, peut accompagner la relation sexuelle imaginaire et lui être aisément attribué. Et Freud ajoute :

"Dans le domaine du fantasme, le refoulement demeure tout puissant, les idées sont inhibées in statu nascendi, avant de pouvoir être remarquées par la conscience, pour peu que leur investissement risque d'engendrer du déplaisir (2). C'est là le point faible de notre organisation psychique; et il peut être utilisé pour ramener sous la domination du principe de plaisir des processus de pensée qui étaient déjà devenus rationnels. Une partie essentielle de la disposition psychique aux névroses réside ainsi dans le retard que subit l'éducation des instincts sexuels, au profit de l'attention portée à la réalité, et corollairement, aux conditions qui rendent ce retard possible" (3).

1- Les Deux principes. S.E. XII, 222 (Parenthèse ajoutée par nous.)

2- Alors que le processus secondaire, lui, exige que puisse être supporté, une certaine quantité de désagréable.

3- S.E. XII 223.

Il est à souligner que les raisons par lesquelles Freud justifie que le refoulement se limite aux représentations qui ont reçu un investissement libidinal, sont analogues à celles qu'il met en avant pour rendre compte du maintien de l'activité fantasmatique dans le domaine sexuel. Se référant à la faim, il écrit par exemple :

"Il semble impossible que quelque chose d'analogue au refoulement puisse ici se produire à la longue.

"Ainsi le refoulement ne se produit certainement pas quand la tension résultant de la non-satisfaction d'un Moi pulsionnel s'accroît au point de devenir insupportable"⁽¹⁾.

Il semble résulter de tout cela que, s'il existe une affinité entre fantasme et sexualité, c'est la plupart du temps de fantasmes inconscients qu'il s'agit, de fantasmes qui ont subi l'action du refoulement in statu nascendi.

Refoulement et représentation-but.

Demandons-nous alors quelles sont les conséquences du refoulement, compte tenu de la fonction de relais que nous avons reconnue au souvenir, sur le trajet qui relie la motion pulsionnelle à la satisfaction.

Il va de soi d'abord que la suite des opérations conscientes de jugement par lesquelles la recherche d'un objet est guidée et grâce auxquelles les objets qui se présentent au cours de cette recherche sont comparés à une image mnésique préexistante, ne saurait avoir lieu. Ce qui revient à dire que la recherche

1- Le Refoulement, in Métapsychologie. S.E. XIV, 147.

elle-même est entravée. Telle est bien la conclusion que nous pouvons tirer de la citation suivante :

"Le rejet de la représentation hors du CS est cependant opiniâtrement maintenu parce que, grâce à lui, l'obsédé est empêché de passer à l'acte, et son impulsion motrice se trouve entravée" (1).

Le souvenir représentation-but étant inaccessible à la conscience, on ne sait littéralement plus ce qui est à rechercher; et si de surcroît le refoulement a été suivi d'un déplacement de l'investissement sur des représentations substitutives, ce sont celles-ci qui risquent de constituer les représentations-but sur lesquelles va se régler la poursuite d'un objet. Mais l'objet ainsi atteint n'est pas celui qui pourrait nous combler. Cet écart entre l'objet atteint et la représentation-but refoulée, source d'irritation et d'insatisfaction, est aussi, peut-être, l'un des facteurs de la répétition névrotique.

Dans cette situation, en outre, l'énergie pulsionnelle n'a pas la possibilité d'abandonner la trace mnésique primitive, refoulée, pour investir des objets plus satisfaisants, plus en rapport avec les changements survenus dans le sujet comme dans son entourage. Le refoulement favorise la fixation et la perpétue. C'est bien pourquoi l'Inconscient est le lieu de l'intemporalité; le temps s'arrête à l'heure du refoulement. (Ajoutons à celà que, dans l'esprit

1 - Le refoulement, in Métapsychologie. S.E. XIV, 157.

de Freud, la notion du temps est étroitement liée au fonctionnement du système perceptif, auquel le refoulement refuse précisément l'accès. La notion du temps serait la traduction subjective du fait que le système perceptif est investi de manière discontinue, les aller-retours de l'investissement ayant lieu suivant une périodicité rapide.⁽¹⁾

D'un autre côté, le refoulement et la fixation ne peuvent que contribuer à maintenir le souvenir dans sa fraîcheur et sa force initiale. S'il existait une tendance naturelle à la disparition de "frayages" qui ont cessé d'être parcourus par l'"excitation", les frayages correspondant aux traces mnésiques refoulées ne seraient pas de ceux-là. Ils sont tout au contraire constamment entretenus, parce que constamment parcourus ou occupés par cette charge libidinale qui leur vaut précisément d'être refoulés.

Ce n'est pas à dire que la représentation refoulée demeure inerte dans l'inconscient :

"... le refoulement n'empêche pas le représentant de la pulsion de demeurer dans l'Inconscient, de continuer à s'y organiser, de former des rejetons et de nouer de nouveaux liens. Le refoulement ne gêne vraiment que le rapport avec un seul système psychique celui du conscient" (2).

Mais aussi la représentation sur laquelle s'accumule une énergie pulsionnelle qui ne trouve pas de décharge adéquate acquiert de ce fait une importance démesurée.

1 - L'idée est maintes fois exprimée. Cf. Au delà du Principe de Plaisir S.E. XVIII, 28 - Nouvelles Conférences; S.E. XXIII; 76-
- Le Bloc-Note magique S.E. XIX, 231 (dans ce texte l'investissement vient de l'inconscient) - La Négation S.E. XIX, 238 (l'investissement vient du Moi)

2- Le Refoulement, in Métapsychologie, S.E. XIV, 149

"...le représentant de la pulsion se développe plus librement, plus abondamment, quand il échappe grâce au refoulement, à l'influence du conscient. En ce cas il foisonne, pour ainsi dire, dans l'obscurité et trouve des formes d'expression extrêmes qui, signalées et traduites au patient, lui semblent forcément, non seulement étrangères, mais effrayantes, ceci du fait qu'il y aperçoit comme le reflet d'une extraordinaire dangereuse force pulsionnelle. Cette force illusoire résulte d'un déploiement sans entraves dans l'imagination, et d'une stase par refus de satisfaction" (1).

Ainsi, la plupart des conséquences du refoulement tiennent au fait que l'énergie pulsionnelle qui est attachée à la représentation ne réussit pas à trouver le chemin de l'acte qui la conduirait à son but. Elle n'y réussit pas parce que le refoulement la prive, au niveau de la conscience, de cette représentation-but qui apparaît, nous l'avons vu, comme une condition indispensable de la recherche d'un objet.

C'est la même idée, au fond, que Freud exprime d'une autre manière, lorsqu'il affirme, en plus d'une occasion, que l'accès à la motricité volontaire est sous la dépendance du PCS. Les schémas de la Traumdeutung montrent bien que l'excitation n'atteint les neurones moteurs qu'après avoir franchi le PCS et, dans le texte, Freud précise :

"...nous appellerons préconscient le dernier des systèmes à l'extrémité motrice ... C'est en même temps le système qui contient les clés de la motilité volontaire" (2).

1 - Ibidem

2 - Traumdeutung. S.E. V, 541.

Freud y revient dans la Métapsychologie :

"Elle (cette constatation) met en relief la valeur du refoulement en montrant qu'il s'entend non seulement à écarter de la conscience ce qu'il frappe, mais il empêche aussi le développement de l'affect et l'incitation à l'activité musculaire". Et plus loin : " . . . l'emprise du système Cs sur la motilité volontaire est solidement établie, résiste toujours aux assauts de la névrose et ne s'écroule que dans les psychoses". (1)

Plus tard, c'est au moi qu'est attribuée la charge de "contrôler les avenues de la motricité"(2).

Or, affirmer que le Pcs détient les clés de la motilité volontaire, c'est confirmer que la pulsion, pour atteindre son objet, doit d'abord investir une représentation-but consciente qui est à l'origine, et qui demeure toujours, dans une certaine mesure, la représentation mnésique d'une situation antérieure de satisfaction. C'est en empêchant la représentation de devenir consciente que le refoulement bloque le développement du processus normal de recherche et de satisfaction.

Quant à la motricité involontaire, pour autant qu'elle correspond, selon Freud, à des manifestations corporelles ressenties subjectivement sous la forme d'affects (3), elle aussi est normalement dominée par le CS ; toutefois, il s'agit d'une domination moins absolue et moins stable. L'affect peut aussi être une émanation directe de l'Ics. Il est alors ressenti comme angoisse "car tous les affects "refoulés" qui sortent de l'Ics se transforment en angoisse". (4)

1 - L'Inconscient in Métapsychologie, S.E. XIV, 179

2 - Le Moi et le Ça, S.E. XIX, 25

3 - L'Inconscient, S.E. XIV, 179 ; voir note 1

4 - Ibidem.

L'inconscient et la motricité.

Si l'on suit jusqu'au bout cette idée que la motricité volontaire est sous le contrôle exclusif Cs-Pcs, il faut admettre qu'aucun acte, si peu "voulu", si incontrôlé ou impulsif soit-il n'est directement commandé à partir de l'inconscient, au moins chez le sujet normal ou névrosé. Il y aurait toujours passage par une représentation consciente ou préconsciente (donc en définitive par un souvenir), dût celle-ci retomber aussitôt dans l'oubli. Cette assertion semble bien en opposition avec certaines idées reçues, ou du moins avec certaines manières courantes de s'exprimer. D'un individu en état d'ivresse, on dira volontiers qu'il commet des actes où s'expriment des intentions inconscientes. En vérité, il est vraisemblable que l'ivresse n'établit pas une communication directe entre l'inconscient et la motricité mais plutôt qu'elle favorise un relâchement de la censure, ouvrant à des intentions généralement écartées, un accès à la conscience et de là à la réalisation motrice. En revanche, du côté de la répétition névrotique et de la répétition dans le transfert, nous trouverions sans doute une contradiction plus difficile à réduire. Freud n'écrit-il pas :

"Nous pouvons dire que le patient ne se rappelle rien de ce qu'il a oublié et refoulé et ne fait que le traduire en actes. Ce n'est pas sous la forme d'un

souvenir qu'il le reproduit, mais sous la forme d'une action ; il le répète, évidemment, sans savoir qu'il s'agit d'une répétition" (1).

et encore :

"Il (le médecin) est prêt à lutter continuellement avec son patient pour maintenir dans la sphère psychique toutes les excitations que le patient voudrait diriger vers la sphère motrice ; et quand il réussit à liquider, grâce à ce travail de la remémoration, ce que le patient souhaite décharger dans l'action, il considère cela comme un triomphe du traitement"(2).

C'est donc relativement à l'affirmation d'un contrôle exclusif du conscient sur la motricité volontaire une position exactement inverse que Freud paraît soutenir ici. Les motions pulsionnelles sont agies lorsque la remémoration est entravée par le refoulement, et elles cessent de l'être, elles sont "liquidées" lorsque la remémoration redevient possible. Quand on y regarde de plus près, la contradiction s'estompe. Et d'abord, nous remarquerons que la prétendue répétition en actes n'est souvent que la répétition d'un affect ou d'une attitude affective, suscités par l'analogie de la situation actuelle avec une situation infantile. Les exemples que propose Freud à la suite du premier des textes que nous venons de citer nous en apportent la preuve :

"L'analysé ne dit pas qu'il se rappelle avoir été insolent et insoumis à l'égard de l'autorité parentale, mais il se comporte de cette façon à l'égard de l'analyste. Il ne se souvient pas de s'être senti, au cours de ses investigations infantiles d'ordre sexuel, désespéré et déconcerté,

1- Remémoration, Répétition, Elaboration, S.E. XII, 150

2- Ibidem, p. 153. Traduit d'après l'anglais ; la traduction française disponible nous a paru trop imprécise pour être retenue.

privé d'appui, mais il apporte quantité d'idées et de rêves confus, se plaint de ne réussir en rien et accuse le destin de n'arriver jamais à mener ses entreprises à bonne fin. Il ne se rappelle plus avoir éprouvé un intense sentiment de honte de certaines activités sexuelles et avoir redouté leur découverte, mais il montre qu'il a honte du traitement auquel il s'est soumis et tient absolument à tenir secret ce dernier et ainsi de suite" (1).

C'est bien la répétition d'un affect qui apparaît à l'origine de ces divers cas. Or nous l'avons vu, le contrôle du conscient sur le développement des affects est beaucoup moins stable et moins assuré que sur la motricité volontaire.

Il existe toutefois des répétitions en actes où l'on ne peut invoquer la répétition préalable d'un affect dont les actes ne seraient qu'une conséquence. C'est le cas de ces individus qui apparaissent victimes de trahisons ou d'échecs répétés ou de cette femme "qui avait été trois fois mariée et qui avait perdu successivement chacun de ses maris peu de temps après le mariage, ayant juste eu le temps de lui prodiguer les soins nécessaires et de lui fermer les yeux"(2). Mais ceci ne signifie pas, bien entendu, que le conscient n'ait pris aucune part à la survenue de pareilles suites d'événements. Rappelons-nous que le sujet hypnotisé de Bernheim avait une bonne raison d'ouvrir le parapluie : il pleuvait dehors et Bernheim s'apprêtait à sortir. De même la dame trois fois veuve était-elle, peut-être mue à chacun de ses mariages

1 - Ibidem p. 150

2 - Au-delà du Principe de Plaisir, S.E. XVIII, 22.

par le désir altruiste et sincère de soigner et de sauver un pauvre homme malade. Il y a, disons, de grandes chances pour qu'il en ait été ainsi. Si l'inconscient ne peut mobiliser notre motricité volontaire, il peut, parmi nos intentions conscientes capables de la mobiliser, déceler celle qui risque d'aboutir au résultat qui fera son affaire ; il lui apporte alors tout le surcroît de sa propre énergie et s'applique, à l'aide d'inhibitions et de refoulements divers, à écarter tout ce qui pourrait constituer un élément de dissuasion. A la manière d'un escroc contraint de rester dans l'ombre, il fait agir des personnages respectables et de bonne foi, qui ne savent pas à quels louches desseins ils prêtent la main. " ... Le moi, écrit Freud, traduit généralement en action la volonté du ça comme si elle était la sienne propre"(1).

Une autre difficulté encore nous vient des actes manqués, ou symptomatiques, à propos desquels il est courant de dire que l'intention inconsciente vient supplanter l'intention consciente. Dans ce cas, enfin, l'intention inconsciente aurait bien accès directement à la motricité. Mais là encore il convient de nous montrer prudents. L'acte manqué, son nom l'indique, est un raté en égard à l'intention ou au produit conscients. Or le ratage se

1- Le Moi et le Ça ; S.E. XIX, 25, (souligné par nous).

produit le plus souvent à la faveur d'une lacune, ou d'une distorsion venant s'introduire au niveau de la représentation-but, ou dans l'évaluation des données à prendre en considération.

Voici, par exemple, une femme qui commet un acte plein de signification en déchirant en deux un billet de cent florins contenu dans une enveloppe(1). L'acte avait des déterminations inconscientes, mais celles-ci n'ont pas directement poussé le sujet à déchirer le billet. Elles ne sont parvenues à leurs fins qu'en provoquant d'abord un oubli : la femme ne se souvient pas que l'enveloppe contient un billet, et croit déchirer une enveloppe vide.

Il semble plus difficile d'expliquer de la sorte l'acte symptomatique d'une jeune femme qui, le jour anniversaire de son mariage, entame la chair de son annulaire gauche en se coupant les ongles. On peut imaginer que le rôle de l'inconscient s'est borné à créer, dans le contrôle conscient des gestes de la jeune femme une sorte de faille, un moment d'inattention favorable à la survenue de l'accident. Cette argumentation cependant n'est pas entièrement convaincante. Il est possible que nous atteignons ici une manière de limite au-delà de laquelle cesse le contrôle du conscient sur la motricité. La possibilité d'une telle limite est d'ailleurs expressément envisagée par Freud.

1- Psychopathologie de la Vie Quotidienne, S.E. VI, 192-193.

D'une part il exclut du contrôle par le Cs "les activités musculaires déjà organisées en réflexes"(1). D'autre part, il admet qu'une motion de désir puisse "tourner le Cs et trouver une décharge motrice directe"(2). Cette dernière éventualité, il est vrai, paraît ne concerner que l'état de sommeil, et Freud en donne pour unique exemple le somnambulisme. Mais d'autres exceptions que les réflexes et le somnambulisme pourraient sans doute être invoquées ; nombre de conduites hystériques, de tics, de mimiques ou de gestes expressifs mériteraient d'être envisagés sous ce jour, ainsi que la question de l'"acting-out".

Trace mnésique et objet interne.

Nous ne voulons pas abandonner le sujet des rapports entre pulsion et mémoire sans mettre en lumière une notion qui nous paraît devoir être dégagée des développements antérieurs. La trace mnésique constitue pour la pulsion un objet (au sens où ce terme est défini dans "Les pulsions et leurs destins"). Elle est un équivalent interne de l'objet externe que l'individu a rencontré au cours de l'expérience de satisfaction. C'est cet équivalent interne qui est investi en premier lorsque renaît la motion pulsionnelle, et qui continuerait de l'être, selon Freud, s'il n'en résultait pour l'individu un état de détresse biologique qui

1- L'Inconscient S.E. XIV, 187-188

2- Complément métapsychologique à la doctrine du rêve, S.E. XIV, 226-227.

le pousse à rechercher un objet externe conforme au modèle qu'une première perception en a déposé en lui. Si l'on admet pareil enchaînement historique on est tenté de considérer que c'est l'objet interne, correspondant à la trace mnésique, qui a d'abord une existence psychique, avant l'objet externe. Ce serait oublier que l'enfant, censé ne pouvoir distinguer à ce stade le moi du non-moi, ne saurait davantage distinguer l'hallucination de la perception. Halluciner l'objet ou le percevoir, c'est tout un, jusqu'au jour, précisément, où les conséquences différentes de ces deux états auront appris à l'enfant à les distinguer.

Même alors, la trace mnésique continue d'être investie lorsque renaît l'émoi pulsionnel, et ceci conditionne, nous l'avons vu, la recherche de l'objet externe. Plus précisément il faut, pour que cette recherche ait lieu que l'investissement puisse atteindre non seulement la trace mnésique inconsciente mais également le souvenir conscient. Lorsqu'il y a refoulement la trace mnésique inconsciente seule peut être investie, et la recherche active d'une satisfaction devient, de ce fait, impossible. La trace mnésique inconsciente garde pour elle la totalité de l'énergie pulsionnelle qui ne peut plus trouver le chemin de l'objet externe. Le défaut de mise en œuvre de l'activité motrice consécutif au refoulement recrée un état très analogue à celui de nouveau-né incapable

d'atteindre l'objet en raison de sa prématuration ; dans les deux situations, l'investissement se concentre sur la trace mnésique et ne peut pas s'en détacher.

Ces remarques, qui visent à présenter le souvenir comme un mode d'intériorisation de l'objet, nous inciteraient à nous interroger sur les relations du souvenir avec des notions aussi diverses que la fixation, l'introversio, l'introjection, voire l'identification. Nous ne pouvons évidemment pas envisager d'approfondir une telle question dans le cadre du présent travail. Il nous paru cependant qu'elle méritait d'être mentionnée.

- - - - -

CONCLUSIONS

En guise de conclusion, nous voudrions faire état d'une difficulté qui nous a gênés tout au long de ce travail, et qui a sans doute été perceptible au lecteur. Nous avons eu le plus grand mal à rester dans les limites de notre sujet ; nous avons constamment été sollicités vers des domaines voisins : la pensée, la fantaisie, le langage, l'action ; nous avons maintes fois, en citant les textes, appliqué

au souvenir ce qui chez Freud, s'appliquait de façon moins restreinte à des entités telles que l'idée ou la représentation ; notre propre texte glisse par moments d'un terme à l'autre, sans crier gare. Pour nous défendre de toute idée de tricherie, nous devons garder sans cesse présent à l'esprit ce passage de la Métapsychologie où Freud, cherchant à préciser la différence entre affects et représentations, rappelle que celles-ci "sont des investissements - en définitive des investissements de traces mnésiques"(1).

Nous nous demandons maintenant si cette difficulté était évitable ou si, au contraire, inhérente à notre sujet même, elle ne contribue pas plutôt à l'éclairer. Nous sommes tentés de dire qu'elle était prévisible dès l'énoncé de cette citation que nous avons tenu à placer en tête de notre exposé, et d'après laquelle les traces mnésiques apparaissent comme l'unique matière première, à tout le moins comme l'unique truchement de toute la vie psychique consciente. Comment s'étonner alors que nous soyons entraînés constamment vers des secteurs nouveaux de la vie psychique, si la mémoire n'y est jamais tout à fait étrangère ? Ajoutons à cela que, non seulement la pulsion doit recourir aux traces mnésiques pour accéder à l'existence psychique, mais aussi que c'est par l'investissement

1 - L'Inconscient, S.E. XIV, 178.

pulsionnel des premières traces mnésiques, qui ne seraient autrement que des empreintes inertes dans une cire inerte, que commence à s'animer toute la vie psychique. Mais aussitôt le souvenir devient davantage que le souvenir et nous ne réussissons plus à le saisir dans une pureté pour ainsi dire photographique. Il sera toujours plus ou moins engagé dans un de ces processus au terme duquel nos souvenirs désaffectés (y compris les souvenirs de mots) deviennent les éléments mobiles de notre vie mentale et comme la monnaie courante dont elle use dans ses opérations. Est-ce à dire que le pur souvenir, en tant que décalque fidèle de l'événement enregistré, ne soit qu'un moment dans ce devenir, et, qui plus est, un moment mythique ? C'est bien ainsi que les choses nous apparaissent d'un certain côté et par quoi nous nous sentons justifiés de nos déviations Mais comment concilier cela avec l'affirmation que le souvenir est indestructible ?

Sans doute faut-il admettre avec Freud, que la trace mnésique initiale n'est pas détruite au cours de ces transformations. Elle en est, au contraire la source toujours présente et agissante, à laquelle il est toujours possible de remonter. Du moins en est-il ainsi dans le champ proprement psychanalytique. Car c'est bien en fonction d'un souvenir à la fois intact et intolérable qu'un souvenir altéré se forme. C'est parce qu'il continue d'exister et de nous être intolérable

que des représentations corrigées ou mensongères continuent de s'imposer à nous. Il y a moins transformation à proprement parler qu'adjonction ou substitution. Nous jouons de nos images les unes contre les autres, mettant certaines en avant pour masquer ou repousser celles qui doivent rester à l'écart.

C'est bien parce qu'il en est ainsi, parce que les altérations suscitées par nos défenses disparaissent avec celles-ci, tandis que le souvenir originel demeure quelque part indélébile, que la psychanalyse peut prétendre à retrouver une vérité enfouie à partir de documents falsifiés.

J.L.LANG :

PRESENTATION DE DEUX INTERVENTIONS
DE G.P. BRABANT
SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA PSYCHANALYSE
ET LA FORMATION DES ANALYSTES

Ces deux interventions, de "circonstance", n'étaient pas destinées à la publication. Leur lecture requiert certaines précautions.

Ceux qui ont bien connu Philippe Brabant diront la place qu'avant et après mai 1968 prenaient dans ses intérêts et ses préoccupations les questions relatives à l'enseignement et à la formation - et pas seulement dans le seul champ de la psychanalyse.

Je n'étais pas de ceux-la, mais nos quelques conversations d'alors me permettent de porter témoignage, sur un tel propos, d'une double exigence de sa pensée.

Esprit sans cesse en éveil, attentif à tout ce qui pouvait, d'une oreille analytique, se

laisser entendre au-delà de l'exprimé et de l'exprimable, il estimait alors que l'analyste, sur ces thèmes, avait quelque chose à dire : un dire qui, venant en son temps, se présentait au plein sens du terme comme "interprétation".

Interpréter, face à un amphithéâtre, une assemblée d'amis, un conseil ou un comité est une proposition, un moment aussi. Dans l'inquiète et calme assurance, dans la prudente perspicacité, et surtout la rigueur qui le caractérisaient, dépasser l'interprétation, c'était cette autre exigence d'une élaboration conceptuelle qui en put rendre compte et qui l'intégrerait dans le domaine de la compréhension psychanalytique.

Des deux interventions dont il est ici question, nous avons publié la première dans notre précédent numéro (voir Documents & Débats, n° 1, octobre 1970 : compte-rendu des Entretiens de Psychanalyse, juin 1970 - les moments de la formation, pages 81-84). Nous donnons ci-dessous la transcription d'un autre texte préparé pour une intervention lors de la réunion tenue par l'Association Psychanalytique de France en juin 1968, à la suite des événements que l'on sait, et où la psychanalyse et le psychanalyste étaient très directement interpellés.

L'un et l'autre de ces textes témoignent essentiellement de la première exigence dont nous avons parlé. La mise en forme qu'il en estimait nécessaire, le temps ne la lui accorda point. Ce serait trahir la démarche même de son esprit que d'y voir autre chose qu'un moment de sa pensée.

J.L. Lang

G.P. BRABANT

INTERVENTION A PROPOS DE LA CONTESTATION

DE L'ANALYSTE - DE L'ANALYSE . . .

Il me semble que c'est une chance que ce débat vienne tardivement dans notre Association. Il vient après beaucoup d'autres débats, publics ou privés auxquels nous avons participé, ou dont nous avons recueilli - et dont nous venons encore à l'instant de recueillir - les échos. Il vient aussi à un moment où la pression de l'événement s'est un peu relâchée. Si je dis que c'est peut-être une chance c'est que nous devrions dans ces conditions être davantage en mesure de comprendre, et de comprendre si possible en analystes, le sens du malaise et de la fièvre qui ont suscité ces débats dans le monde psychanalytique comme ils suscitent le nôtre aujourd'hui.

Bien sûr, à un niveau superficiel, ce qui ne veut pas dire qu'il s'agisse d'un problème mineur, il y a l'inquiétude relative au sort de notre profession dans une société de type socialiste. Cette inquiétude elle-même se développe sur divers plans. Il y a d'abord le plan des gros sous, qui risquent de devenir des petits sous, voire plus de sous du tout dans le cas où notre activité serait considérée comme séditieuse, ou contraire à l'idéologie régnante. J'ajoute que cette inquiétude me paraît se doubler et se renforcer pour certains de la réapparition d'une culpabilité en matière de rémunération que l'on pouvait croire dépassée et qui présente tous les signes d'un retour du refoulé.

Mais cette inquiétude pour certains va plus loin, en ce sens que l'on voit poindre chez eux un doute quant à la valeur de la vérité que prétend détenir la psychanalyse et quant à notre droit à faire prévaloir cette vérité en nous situant "au-dessus de la mêlée". Autrement dit, la psychanalyse détient-elle une vérité de type copernicien, capable de traverser les bouleversements de la civilisation sans perdre son caractère de vérité, à partir de laquelle ces bouleversements et les idéologies qui les soutiennent peuvent être interprétées - ou bien, et c'est là que le doute s'insère, la psychanalyse est-elle, elle-même, le produit et la prisonnière d'une certaine conception de l'homme, individualiste, qui est précisément mise en question dans le monde actuel. Je crois d'ailleurs

que c'est sur ce point, entre autres, qu'il y a une difficulté de conciliation entre le marxisme et la psychanalyse.

D'un autre côté, le malaise des psychanalystes me paraît lié à l'existence d'un hiatus qui existe chez chacun, bien qu'à des degrés divers. D'une part dans leur propre analyse, ensuite dans leur auto-analyse, et aussi dans les cures qu'ils pratiquent, les valeurs culturelles et morales de notre société sont perpétuellement mises en cause et profondément sapées. Mais par ailleurs, ils sont des membres à peu près honorables, et honorés, de cette même société. Ils y sont commodément installés. Ils y jouissent d'une considération et d'un prestige qui, pour être ambigu n'en est pas moins réel. Dans ces conditions, pourquoi seraient-ils plus pressés que les syndicats ouvriers de scier la branche qui les soutient? Pour des individus censés apporter le peste, selon le mot de Freud, il faut avouer qu'on ne leur fait pas trop mauvaise figure depuis quelque temps dans notre société. Il faut également convenir que de cette peste les signes extérieurs restent relativement discrets. La transmission, dans le public, du savoir et de la théorie psychanalytique s'est révélée d'une parfaite innocuité ; ils ont été, après une première réaction d'affolement, très vite digérés et neutralisés au sein de la culture. Quant à la lente transmission, en tache d'huile, par la voie des

cures, elle reste souterraine et semble inoculer la maladie sous une forme à peu près asymptomatique.

Or, voici qu'apparaît brusquement, une forme de peste beaucoup plus spectaculaire, redoutable et foudroyante. S'agit-il de la même chose ? S'agit-il oui ou non de la même peste ? Je crois que tous les analystes se sont posé cette question plus ou moins clairement, ou du moins qu'ils ont pris parti par rapport à cette question, posée implicitement.

Or les réponses sont divergentes, non seulement d'un analyste à l'autre mais peut-être aussi dans le for intérieur d'un certain nombre d'entre nous dans la mesure où le conflit externe entre révolte et répression fait écho à un conflit interne que peu d'entre nous ont la chance d'avoir tout à fait résolu.

D'un côté, on peut être tenté d'utiliser le savoir analytique pour interpréter les événements dans les termes d'une révolte pathologique et de penser que si ces jeunes gens avaient eu l'expérience du divan ils se tiendraient plus tranquilles, plus sages. Mais est-ce un langage d'analystes que nous tiendrions là ? ou un langage de parent déguisé en analyste ?

A l'autre pôle sont ceux, en grand nombre semble-t-il, qui ont cru d'emblée reconnaître dans la contestation révolutionnaire une parenté profonde

avec la peste annoncée par Freud, une peste qui les aurait gagnés de vitesse par un chemin plus court, et de cette parenté ils ont voulu témoigner de toutes sortes de façons, avec le désir maintenant, de ne pas rester en arrière de ce courant.

Ce qui néanmoins donne à réfléchir, c'est l'aspect "sentiment du devoir" qui semble avoir poussé certains hors de leur neutralité et par où se dénonce plus qu'une nuance de culpabilité et de mauvaise conscience. Si cela est vrai, deux questions doivent alors être posées:

1°) -Quelle est la source de cette culpabilité ?

Et quel est son rapport avec les événements ? je me demande si ce n'est pas, très banalement, une culpabilité sexuelle. Ce dont nous nous occupons dans nos fauteuils, c'est de la petite sexualité de nos patients, pendant qu'il se passe au-dehors des choses infiniment plus sérieuses, qui concernent l'Etat, l'Université, l'Economie.

Et à l'appui de cette hypothèse, je mentionnerai la réaction de l'un d'entre nous : apprenant le changement de programme de la présente réunion scientifique, il s'en est félicité, il a justifié la satisfaction qu'il en ressentait en disant que de parler dans les circonstances actuelles de la traduction de Freud lui aurait donné la sensation de se masturber. "Mai aussi" ajouta aussitôt un autre d'entre nous qui se trouvait présent.

J'ajoute que cette culpabilité se trouve certainement alourdie par la passivité de l'analyste et par le fait que la révolution psychanalytique se fait en position assise.

2°) (Et c'est par là que je terminerai.) Que faisons-nous de cette culpabilité avant les événements ? Où était-elle cachée ? Car il est évident que les événements ne peuvent pas l'avoir créée de toutes pièces ; ils n'ont fait que la débusquer. Mais alors, au prix de quelles méconnaissances ou de quelles dénégations, dont la fragilité, apparaît aujourd'hui, était achetée notre tranquillité d'âme, et notre confort moral de pestiférés patentés ?

(Juin 1968)

G.P.BRABANT

LE POINT DE VUE DE W. REICH
SUR LA FONCTION DE LA THEORIE CHEZ FREUD
ET DANS LE MOUVEMENT PSYCHANALYTIQUE

Exposé aux Entretiens de Psychanalyse
sur
"Situation et Fonction de la Théorie en Psychanalyse"
13-14 décembre 1969

Pour commencer, je voudrais dire quelques mots des circonstances qui m'ont amené à vous parler de Reich dans le cadre des présents Entretiens. Bien avant que le thème de ces Entretiens ait été arrêté, un groupe de travail s'était formé et s'était proposé une réflexion sur l'histoire du mouvement psychanalytique. Très vite les participants se sont orientés vers des moments de rupture de cette histoire et se sont demandés ce qui était en cause, d'une manière générale, dans une dissidence. Mais, pour ne pas retomber une fois de plus dans Adler, Jung et consorts, et comme les évènements de mai 1968 étaient encore proches, c'est sur l'œuvre et la personnalité de Reich que notre intérêt s'est finalement centré.

Dès l'origine donc, les préoccupations de notre groupe n'étaient pas très éloignées de celles qui

sont les nôtres aujourd'hui, c'est à dire que le problème du statut de la théorie était là déjà très prégnant. Je sais bien que l'œuvre de Reich peut paraître à certains une voie d'accès à notre problème, à la fois trop restreinte, trop simpliste et au surplus anachronique, cependant, quelques uns d'entre nous au contraire ont été frappés par l'acuité et l'actualité des questions que Reich a posées explicitement et de celles que son œuvre nous amène à poser nous-mêmes ... et à nous-mêmes.

Acuité parce que, sur certains points, Reich adopte des positions radicales presque caricaturales qu'il conduit jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences dans la pratique, ce qui nous force à nous situer par rapport à ces positions. Nous sommes, je crois, en tant qu'analystes, positivement interpellés par oeuvre de Reich.

Actualité parce que, si c'est en 1927, date de la première édition de La Fonction de l'Orgasme, que Reich nous pose ces questions de l'intérieur du mouvement psychanalytique et si, depuis, ces questions paraissent en avoir été bannies, elles nous reviennent maintenant du dehors, des milieux non analytiques avec une insistance telle que nous ne pouvons pas ou ne pouvons plus nous en débarrasser d'une chiquenaude.

Je consacrerai d'abord un peu de temps à donner quelques indications biographiques, non pas pour leur valeur anecdotique, ni même pour tisser la toile de fond sur laquelle viendrait se détacher le débat Reich-Freud, mais parce que le destin de Reich et sa pathologie font étroitement corps avec ce débat.

En premier lieu il est important d'avoir à l'esprit la date à laquelle Reich est devenu membre de la Société Psychanalytique de Vienne : Octobre 1920. Il avait alors 23 ans et il était encore étudiant en médecine. Dès le début de ses études de médecin il se passionne pour la sexologie et c'est ainsi qu'il est amené à lire les Trois Essais sur la Sexualité et l'Introduction à la Psychanalyse, et ce sont ces deux lectures qui vont déterminer, dira Reich plus tard, le choix de sa carrière. Or 1920 c'est aussi l'année où paraît Au delà du Principe du Plaisir. L'adhésion date du mois d'octobre. J'ignore à quelle date exacte paraît l'ouvrage de Freud en tout cas c'est une date très voisine, et il semble peu probable que Reich en ait eu connaissance avant de prendre la décision d'adhérer au mouvement.

Ainsi, par une coïncidence remarquable Reich se rallie aux idées de Freud au moment où celles-ci subissent un remaniement fondamental (sans soupçonner vraisemblablement l'existence de ce remaniement, et en tout cas, s'il en a connu l'existence, sans être en mesure d'en apprécier la portée.) On sait que Reich ne suivra pas Freud dans ce qu'on a appelé le tournant de 1920. Il ne sera pas le seul. Mais il est l'un de ceux chez qui le refus prendra la forme la plus vigoureuse et la plus combative. Il se prétendra fidèle à un premier Freud qu'il estimera trahi par un second Freud, et il appuiera sa fidélité sur des arguments théoriques, ou du moins sur des arguments qui mettent

en jeu les incidences politiques, pratiques et personnelles de la théorie. C'est là précisément ce qui fait son intérêt pour nous aujourd'hui.

En 1922, il obtient le doctorat en médecine. La même année est fondée la polyclinique psychanalytique de Vienne, où Reich sera premier assistant depuis la fondation jusqu'en 1928, puis vice-Directeur jusqu'en 1930 (Hitschmann). Ce détail a son importance, car les fonctions de Reich à la polyclinique pendant huit ans vont le mettre en contact avec des couches de la population dans lesquelles ne se recrutaient pas la clientèle privée des psychanalystes.

Il constate, ce qui n'était peut-être pas une évidence pour tout le monde, que la névrose existe à tous les étages de la société, il s'en préoccupe et il se rend compte qu'il est impossible de remédier à cet état de choses par l'extension des traitements psychanalytiques individuels. La seule solution valable lui paraît être, comme pour les épidémies, une solution d'ordre prophylactique à l'échelle collective. Parallèlement son intérêt se centre sur les causes sociales de la névrose et c'est à ce niveau, selon lui, que doit porter l'effort, (même s'il reconnaît que, pour chaque individu, le facteur social s'actualise d'abord dans la relation avec l'entourage parental).

En 1927, à Vienne, Reich est témoin d'émeutes violentes au cours desquelles les policiers tirent sur la foule. L'émeute elle-même avait été suscitée par l'acquittement en justice d'anciens combattants

qui avaient ouvert le feu sur les participants d'un meeting socialiste. Le lendemain même de cet événement, Reich s'inscrit au parti communiste, et la politique tient désormais de plus en plus de place dans une activité qui est au demeurant débordante. Dans le même temps, ses relations avec le milieu psychanalytique se détériorent.

En 1931, Reich fonde à Berlin une organisation qu'il dénomme Sexpol (Association pour une politique sexuelle prolétarienne). Le but est de réaliser la prophylaxie des névroses, et pour cela il faut ruiner dans la jeunesse la morale sexuelle familiale qui en est responsable. Ainsi les jeunes se soumettront moins docilement à l'autorité paternelle - ceci paraît important à souligner - et de ce fait ils se laisseront moins facilement gagner par les idéologies conservatrices. Reich y voit du même coup le moyen d'ébranler le capitalisme qui, selon lui, ne prône les valeurs familiales et la morale sexuelle traditionnelle que pour mieux perpétuer sa domination.

Fin 1932, les communistes interdisent la diffusion des livres de Reich dans les mouvements de jeunesse. Les rapports se gâtent avec le parti mais l'avènement au pouvoir des nazis oblige Reich à revenir à Vienne où il retrouve les collègues analystes qu'il avait quittés en mauvais termes. Ceux-ci le mettront en demeure de ne plus prendre la parole dans des assemblées communistes ou socialistes. Il refuse. On le somme alors de ne plus participer aux réunions de l'Association de Psychanalyse.

L'atmosphère devenant pour Reich intenable, il accepte une invitation à s'installer au Danemark mais, dès la fin 1933, il est contraint par les autorités à quitter le pays. Il essaie de s'installer en Suède où, très vite, on le considère également comme indésirable.

En août 1934, il se rend à Lucerne où doit se tenir un Congrès de l'Association de Psychanalyse. Il apprend à son arrivée qu'il a été exclu de l'Association, à la suite de manœuvres qui paraissent avoir vraiment manqué de franchise et d'élégance.

De 1934 à 1939, il s'installe en Norvège et c'est dès le début de son séjour à Oslo, c'est-à-dire aussitôt après son exclusion du mouvement psychanalytique, (elle-même faisant suite à un rejet de la part du mouvement communiste), que son activité scientifique va prendre un tour incontestablement délirant. Il cherche à isoler l'énergie sexuelle à en constater concrètement et visuellement l'existence, et c'est ainsi qu'il croit découvrir, au microscope l'existence de vésicules chargées d'une énergie biologique qu'il assimile à l'énergie sexuelle. Il baptise bions les vésicules et orgone l'énergie biologique dont elles sont chargées, qu'il a découverts.

En 1939, il se fixe aux U.S.A. où il a été invité, invitation bienvenue car les choses commençaient à se gâter à Oslo aussi. La théorie de l'orgone prend des proportions cosmiques et s'organise en un système de plus en plus délirant que l'on a comparé, peut-être à juste titre, au délire du Président Schreber. Reich fait breveter un accumulateur d'orgone

à usage thérapeutique, qui est une cabine dans laquelle s'assied le patient et où l'orgone se concentre. L'appareil connaît un succès commercial qui attire l'attention d'un organisme de contrôle des denrées alimentaires et des produits pharmaceutiques, dont l'accord aurait dû être obtenu avant commercialisation. Reich est traduit en justice. Il refuse aux juges le droit de juger sa découverte et réclame un jury de savants. Il est condamné. Il refuse d'exécuter le jugement. Il est condamné une seconde fois. Ses livres sont brûlés. Il est lui même incarcéré et meurt en prison huit mois après y être entré.

Je croyais dans un premier temps pouvoir distinguer parmi les critiques adressées par Reich à Freud, d'une part celles qui relevaient d'une perspective psychanalytique par exemple, le rôle de la théorie dans l'économie psychique et libidinale de Freud, et d'autre part celles qui relevaient d'une perspective extra-analytique, marxiste en l'occurrence. Je me suis vite aperçu que ce n'était pas possible, que les deux perspectives n'étaient pas dissociables, et que là précisément jaillissait une des questions fondamentales que l'œuvre de Reich nous amène à poser et qui pourrait se formuler de la manière suivante : dans quelle mesure la théorie psychanalytique d'un analyste - Freud, Reich, nous mêmes - est-elle indépendante de ses positions idéologiques, explicites ou non ?

Je me rends bien compte qu'en nous engageant dans cette voie nous risquons d'aboutir à un dilemme dans lequel seraient renvoyés dos à dos ceux qui prétendent donner une interprétation psychanalytique

de l'idéologie d'un chacun, quelle qu'elle soit, et d'autre part ceux pour qui c'est le psychanalyste qui est tributaire d'une idéologie. Mais enfin c'est ce dilemme que j'ai rencontré en préparant le présent travail. Peut-être la discussion montrera-t-elle que c'est un faux dilemme, ou que c'est un dilemme qu'il est possible de dépasser.

Voyons d'abord quelles sont les critiques adressées par Reich, non pas à la théorie freudienne dans son ensemble, mais aux modifications que cette théorie subit à partir de 1920. En effet les premières formulations de Freud seront acceptées par Reich sans réserves, sans l'ombre d'une mise en question, simplement sur la foi des vertus révolutionnaires qu'il leur attribue.

Il pense que l'existence de la sexualité infantile, la découverte du refoulement et de l'étiologie sexuelle des névroses étaient des éléments explosifs qui auraient pu, qui auraient dû, aboutir à une transformation radicale de la société. C'est bien ce qu'ont redouté au départ les adversaires de la psychanalyse. C'est bien aussi ce que pensait, peut-être redoutait, Freud lui-même lorsqu'il parlait de peste à propos de l'introduction de la psychanalyse aux Etats-Unis.

En fait, rien de tel ne s'est passé. Les adversaires de la psychanalyse n'ont pas tardé se rassurer en constatant que les psychanalystes se contentaient de développer leur clientèle au sein de la société à laquelle ils appartenaient, qu'ils ne paraissaient pas décidés à scier la branche qui les

soutenait et que les patients au cours d'un traitement n'apprenaient pas à casser les vitres mais à s'accommoder de l'état des choses existant et à renoncer à des satisfactions incompatibles avec cet état de choses.

Tout ceci est banal, mais ce qui nous intéresse c'est que cette évolution rassurante des rapports de la psychanalyse et de la société que Reich déplore comme un abandon, voire une trahison, est mise par lui en relation avec ces changements de la théorie survenus aussitôt après son adhésion au mouvement psychanalytique.

Reich estime que Freud a lui-même pris peur devant les conséquences de ses découvertes et qu'il a fait machine arrière. Il a voulu dans un second temps préserver les valeurs qu'il avait un moment mises en danger et auxquelles finalement il s'est montré profondément attaché.

Dans une interview de Eissler qui a été enregistrée et publiée en volume, Reich fait longuement mention d'un portrait de Freud en 1925. Il croit y lire une expression de désespoir et il remarque aussi que Freud, à cette même époque, cesse de participer aux réunions et aux congrès, et qu'il commence à souffrir d'un cancer de la mâchoire. Tous ces indices lui paraissent convergents. Freud s'est laissé envahir par la résignation et le pessimisme. Il a cessé de croire que la lutte qu'il avait entreprise pouvait aboutir.

Les modifications de la théorie qui paraissent à Reich en retrait par rapport à ses formulations antérieures, concernent d'une part la théorie des instincts et l'introduction de la pulsion de mort, d'autre part l'angoisse et le rapport de l'angoisse et du refoulement. Je commencerai par ce dernier point.

Dans ses premiers écrits, Freud développe une conception de l'angoisse qui, pour l'essentiel, ne subira pas de changements jusqu'à la parution en 1926 de *Inhibition Symptôme, Angoisse*. Selon cette première conception l'angoisse résulte d'une accumulation de l'excitation sexuelle qui, ne pouvant ni se décharger dans une activité sexuelle, ni subir une élaboration psychique suffisante, envahit le plan somatique et est alors ressentie sous forme d'angoisse. L'absence de satisfaction peut être le fait d'empêchements ou de contraintes extérieures, mais cette condition ne suffit pas. Il faut aussi que manque la possibilité de la "liaison" de l'excitation sexuelle et de son élaboration au niveau psychique et ceci est l'effet du refoulement, qui a soustrait à l'activité psychique consciente, les représentations que l'excitation sexuelle aurait pu investir. Aussi peut-on dire en raccourci que, dans cette première conception, l'angoisse apparaît comme une conséquence du refoulement.

(Je soulignerai en passant, car nous retrouverons la question tout à l'heure, que c'est cette condition nécessaire du refoulement qui a très vite effacé la distinction tranchée entre névroses actuelles et psychonévroses, puisque la privation actuelle

de satisfaction libidinale n'engendre de perturbation que s'il existe un refoulement qui est nécessairement antérieur donc non actuel.)

Dans *Inhibition, Symptôme, Angoisse*, la relation entre angoisse et refoulement s'inverse. C'est pour éviter le développement de l'angoisse que le refoulement du représentant pulsionnel psychique a lieu. Mais le processus est mis en oeuvre et maintenu par une libération minimale d'angoisse qui fonctionne comme signal d'alarme. Cette angoisse-signal ne résulte pas, ou pas nécessairement, d'une transformation de l'excitation sexuelle qui résulterait d'une privation actuelle de satisfaction libidinale, selon le schéma de la première théorie, qui n'est pas totalement abandonnée. Cette angoisse-signal peut n'être que la reproduction, le "symbole mnésique" d'un affect qui a été éprouvé dans le passé, au cours d'une situation traumatique.

Reich refuse absolument d'adhérer à cette seconde théorie. Pour comprendre les raisons de ce refus et des critiques de Reich, il nous faut dire quelques mots de sa conception des névroses. Elle ne diffère pas en apparence de celle que Freud avait exposé dans l'Introduction à la Psychanalyse sinon, et tout est là, par un déplacement de l'accent vers les causes extérieures du refoulement considéré comme résultant d'une intériorisation des interdictions externes familiales et sociales de la sexualité. Sans ces interdictions, pas de refoulement. Or

Inhibition, Symptôme, Angoisse paraît révéler et consacrer chez Freud l'existence d'un déplacement inverse privilégiant les causes internes du refoulement, qui serait à la limite le résultat d'une peur "biologique" de l'envahissement destructeur du moi par la pulsion.

La névrose, chez Reich, reste conçue sur un modèle très proche de celui de la névrose actuelle. Plus exactement, toute névrose lui paraît être de nature mixte, c'est à dire comporter un élément de névrose actuelle. En quoi d'ailleurs, il ne contredit pas l'enseignement de Freud : on trouve une affirmation semblable dans l'article sur le narcissisme, la différence c'est que Reich porte l'accent sur l'élément de névrose actuelle, qu'il appelle névrose de stase, et qui devient pour lui le noyau de toute névrose. Il n'y a pas de névrose, ceci est capital chez Reich, dont la détermination est purement psychique au sein de la psychonévrose , qui puisse se comprendre et être traitée au seul niveau de la signification des symptômes. C'est la stase sexuelle, c'est à dire l'accumulation de tension sexuelle non déchargée qui fournit la source à laquelle les symptômes et les manifestations psychiques de la névrose puisent leur énergie.

"La stase sexuelle une fois créée par une inhibition peut à son "tour augmenter facilement cette inhibition et réactiver des idées "infantiles qui prennent alors la place des idées normales, c'est à "dire que les expériences infantiles qui en elles-mêmes ne sont "nullement pathologiques, peuvent, grâce à une inhibition actuelle, "être brusquement dotées d'un excès d'énergie sexuelle. Lorsque ceci "se produit, elles

"deviennent revendicatrices. Comme elles sont en conflit avec "l'organisation psychique adulte, elles doivent être tenues refoulées. "Ainsi la psychonévrose chronique avec son contenu sexuel infantile, se "développe sur la base d'une inhibition sexuelle conditionnée par "des circonstances d'aujourd'hui, (et qui paraît "inoffensive" au "début). Telle est la régression aux processus infantiles de Freud. "Tous les cas que j'avais traités montraient ce mécanisme. Si la "névrose se développait non pas dans l'enfance, mais à l'âge adulte, "on voyait régulièrement que quelque inhibition "normale" ou "quelque difficulté de la vie sexuelle avait créé une stase et que "celle-ci à son tour avait réactivé des désirs incestueux infantiles et "des angoisses sexuelles".

Ce texte appellerait de nombreux commentaires. Je l'ai cité simplement pour montrer à quel point Reich met en avant ce qui est actuel, ce qui est aujourd'hui dans les causes de la stase libidinale à partir de laquelle vont se déclencher le refoulement et la névrose, s'il n'y a pas eu antérieurement névrose infantile; à quel point par conséquent se trouve minimisé le rôle du refoulement infantile. Ceci nous amènera tout à l'heure à nous demander quelle est la place de l'Oedipe dans le système de Reich. Mais dans la mesure où c'est là que se situe le point crucial de tout ce débat, je préfère le réserver pour la fin de cet exposé.

Auparavant, je voudrais dire quel me paraît être l'enjeu de ce débat sur l'angoisse.

Si Reich avait raison, la lutte contre la névrose devrait en effet se porter pour l'essentiel sur le front social, en vue d'obtenir une modification des conditions extérieures pathogènes.

En revanche, si l'angoisse-signal qui déclenche et maintient le refoulement n'est que le symbole mnésique d'un événement passé, devenu tout à fait anachronique, il n'est pas besoin de toucher à l'environnement; il devrait suffire que le patient se convainque du caractère anachronique de son angoisse pour que se dissipe le refoulement, et du même coup la névrose.

Or c'est là que se situe une question insistante de Reich qui, quoi que nous pensions de ce débat, ne peut pas pour nous rester sans écho; "Que doit faire le patient de sa sexualité une fois que celle-ci a été libérée du refoulement?". Si les circonstances extérieures ne lui donnent pas la possibilité de la satisfaire pleinement (nous verrons tout à l'heure ce que pleinement veut dire) il retombe dans le circuit stase libidinale-refoulement-névrose, et continue d'y entraîner sa progéniture. Une seconde modification de la théorie freudienne (chronologiquement la première) que Reich refuse d'admettre concerne, nous l'avons dit, l'introduction de la pulsion de mort et le problème de l'agressivité.

Aux yeux de Reich l'agressivité, originellement et fondamentalement, est au service de l'auto-conservation et de la conservation de l'espèce; elle est nécessaire à l'individu dans la poursuite de ses buts vitaux et pour obtenir les satisfactions auxquelles il aspire, particulièrement les satisfactions sexuelles. Autrement dit, elle n'a pas de but pour elle-même; c'est un auxiliaire; elle ne fait que collaborer

à la satisfaction d'un "besoin vital" selon les termes de Reich. Elle n'est pas elle-même l'expression d'une pulsion autonome. C'est là, je le signale en passant, une conception de l'agressivité presque superposable à celle qui sera développée par Lorentz à partir de l'observation des animaux, et que Lorentz lui aussi va présenter comme réfutation de l'hypothèse d'une pulsion de mort.

S'il arrive souvent que l'agressivité paraisse poursuivre un but propre, par exemple une destruction qui serait satisfaisante en tant que destruction, ce qui lui donne alors l'apparence d'une pulsion de mort autonome, c'est dans des circonstances bien déterminées quand la satisfaction poursuivie n'est pas accessible. L'agressivité visant à la destruction est donc pour Reich - comme elle le sera pour bien d'autres auteurs - une réponse à la frustration. Mais Reich ne se borne pas là, il essaye d'expliquer pourquoi l'agressivité se manifeste alors comme une pulsion poursuivant un but propre, et il le fait de la façon suivante : à défaut de la satisfaction libidinale attendue, c'est dans le comportement agressif que va se libérer la tension pulsionnelle et de ce fait le comportement agressif va se trouver lié à un plaisir, une satisfaction. Par conséquent, soutient Reich, l'agressivité comme source de plaisir est une acquisition récente de l'homme, une pulsion secondaire. "Toute espèce d'action destructrice en elle-même - écrit-il - est une réaction de l'organisme - soulignons ici qu'il ne dit pas réaction du psychisme, mais de l'organisme "au refus de satisfaction d'un besoin vital, et plus spécialement du besoin sexuel" (soulignons aussi le mot besoin.)

Nous voilà donc ramenés à cette stase sexuelle qui apparaît décidément comme la source de tous les maux puisqu'elle est responsable non seulement du refoulement et de l'angoisse, mais aussi de toutes les formes possibles de destructivité, parmi lesquelles la guerre, le fascisme, et la domination de classe. C'est dire qu'un slogan tel que "Faites l'amour pas la guerre" se situe vraiment dans la filiation directe de Reich".

Et en effet, la conduite à tenir si l'on veut éviter ces diverses calamités est tout à fait claire il faut empêcher que se continue la stase sexuelle, il faut rendre à l'individu, à l'humanité le plein usage de la sexualité génitale c'est à dire la capacité d'une décharge complète de l'excitation sexuelle dans l'orgasme. C'est à une telle capacité que Reich donne le nom de puissance orgastique, différente nous le verrons tout à l'heure de ce qu'on nomme habituellement la puissance sexuelle.

Ce sont là des vues que l'on n'a pas manqué de rapprocher des vues de Jean-Jacques Rousseau. L'homme est bon par nature; il est corrompu par la société, ce qui devient chez Reich : l'homme est méchant et destructeur parce qu'il vit dans une société qui fait obstacle à la libre satisfaction des pulsions sexuelles. C'est une perspective optimiste dans la mesure où il suffirait de rétablir l'état de nature, c'est à dire pour Reich la liberté sexuelle.

Freud, on le sait, après 1920 voit les choses autrement. La tendance vers la destruction et la mort n'est pas pour lui une "pulsion secondaire", dont la disparition pourrait résulter d'une modification des circonstances extérieures. Elle est au-dedans de l'homme, au-dedans même de chaque cellule vivante.

De là le scepticisme bienveillant mais tenace de Freud à l'égard de toute tentative pour réaliser une société meilleure, plus heureuse et plus juste. Or aux yeux de Reich, il y a là encore de la part de Freud, non pas la prudence tactique que Laplanche lui attribue dans son article sur Marcuse mais bel et bien l'expression de la répugnance à mettre en cause les valeurs et les institutions régnautes qui a marqué la dernière partie de sa vie et de son œuvre.

Comme on le voit le désaccord se pose dans les mêmes termes qu'à propos de l'angoisse. Dans les deux cas la cause, pour Reich, se situe à l'extérieur, et là elle peut, elle doit être combattue. C'est à dire que pour Reich la liberté sexuelle est nécessaire pour que la paix et le bonheur soient rétablis dans le monde. Ceci à condition qu'on ne se demande pas quel malin génie a présidé une première fois à la "dénaturation" car alors on risquerait de retrouver la pulsion de mort qu'on avait cru évacuer.

Pour Freud, la cause de l'angoisse, comme celle de l'agressivité, se situe à l'intérieur; ces institutions sociales n'en sont qu'une sorte de projection, de matérialisation projective, qu'il ne vaut guère la peine d'attaquer si la cause interne demeure.

Et l'on commence là à se demander si ce n'est pas précisément entre cause intérieure et cause extérieure, que passe la ligne de partage entre une perspective politique et une perspective psychanalytique, si ce n'est pas là en tout cas ce qui fait la difficulté à soutenir simultanément les deux perspectives.

Cette propension de Reich à privilégier les causes extérieures, palpables, se retrouve dans sa répugnance à prendre en considération la dimension proprement psychique. Cette répugnance, dont nous avons déjà rencontré quelques exemples, a eu une incidence capitale sur l'évolution de la pratique thérapeutique de Reich, dont il nous faut dire un mot.

Reich s'était demandé pourquoi il n'y a pas de libération d'angoisse ou d'agressivité dans toutes les psychonévroses, bien que la cause en soit toujours la stase sexuelle - Freud dès 1894, s'était posé une question analogue à propos de l'angoisse qui ne se manifestait pas obligatoirement alors que les conditions d'abstinence et de frustration génératrices de la névrose d'angoisse se trouvaient réunies. Freud admettait que, dans ce dernier cas, la libido inutilisée ne se transformait pas en angoisse parce qu'elle se trouvait liée psychiquement, c'est à dire liée et fixée à certaines représentations. Reich s'inspire explicitement de cette notion de liaison. Mais pour lui l'énergie sexuelle accumulée, qui n'a pu se libérer, ni en angoisse, ni en agressivité, se trouve liée dans ce qu'il appelle la cuirasse caractérielle. Il écrit :

"La destructivité qui était liée dans le caractère, n'était rien d'autre que la colère issue de la frustration en général et de la gratification en particulier".

Ou encore, processus inverse :

"Toute dissolution réussie d'une incrustation caractérielle entraîne en premier lieu une libération de colère ou d'angoisse".

Mais les attitudes caractérielles ont pour correspondant des attitudes musculaires :

"Le fait que la raideur musculaire n'est d'aucune manière un "résultat", une "expression" ou "un "accompagnement" du mécanisme du refoulement me "paraissait évident depuis longtemps. Je ne puis éviter l'impression que la rigidité physique en elle-même représente la partie essentielle du processus du refoulement".

Plus clairement encore :

"La rigidité de la musculature est le côté somatique du refoulement, et la base de son maintien : on voit donc que le refoulement n'est pas seulement, comme il l'est pour Freud, un processus portant sur "les représentations, sur les délégués psychiques de la pulsion, mais sur l'énergie pulsionnelle elle-même. "

Or, c'est cette cuirasse musculaire qui s'oppose à la pleine puissance orgastique, au sens ou l'entend Reich, c'est à dire à la participation de la musculature tout entière à la décharge orgastique. Cette cuirasse musculaire contribue par conséquent - et c'est en cela qu'elle est refoulement - au maintien de la stase libidinale. La thérapeutique de la névrose passe donc nécessairement par la réduction de la cuirasse, et cette réduction ne peut être obtenue, selon Reich, par le seul jeu de l'interprétation psychique. Aussi développe-t-il ce qu'il a appelé une végétothérapie - n'osant l'appeler orgasmothérapie - consistant en manœuvres corporelles destinées à réduire la rigidité musculaire; et dont il ne semble à aucun moment percevoir la valeur transférentielle et contre transférentielle.

Nous hésiterions peut-être à dire que pour Reich l'inconscient se trouve du côté du corps, mais nous aurions tort, car il l'écrit lui-même dans les termes suivants :

"... les recherches de l'économie sexuelle parviennent à démontrer que l'"inconscient" freudien est véritablement perceptible, sous la forme d'impulsions végétatives et de sensations corporelles".

J'ai dit que je réservais tout à fait pour la fin la question de l'œdipe. C'est là en effet que se situe, il me semble, le noyau ultime de la divergence avec Freud. On pourrait dire : tout ce dont nous avons parlé jusqu'à présent c'est le débat manifeste. Le débat réel se situe au niveau de l'œdipe. Ce n'est pas du tout que la référence à l'œdipe soit absente de l'œuvre de Reich, et il en donne dans la Révolution sexuelle un exposé apparemment orthodoxe. Il n'en conteste donc ni l'existence, ni les conséquences. En revanche, il en conteste l'universalité et, dans la querelle Malinowski-Jones il prend parti pour Malinowski, trop heureux d'invoquer l'absence de névrose dans population des Iles Trobriand où l'éducation des enfants n'est pas confiée au père, mais au frère de la mère.

Reich considère que le complexe d'œdipe n'apparaît, historiquement, que dans certaines formes de sociétés, où l'autorité appartient au père, et qu'il appelle patriarcales. Dans ces sociétés la fixation affective aux parents est créée et entretenue par la privation sexuelle qu'ils imposent à leurs enfants, et ceci, écrit Reich "ils le font inconsciemment, sur l'ordre de la société mécanisée et autoritaire."

" Il ne se produirait aucun refoulement" affirme-t-il encore," si le garçon quoique subissant l'interdiction de l'inceste était cependant autorisé à pratiquer l'onanisme et le jeu génital avec les filles de son âge". (C'est une autre façon de dire qu'il n'y a pas de refoulement sans stase sexuelle.) D'ailleurs la période de latence n'existe pas aux îles Trobriand; les activités sexuelles des enfants se poursuivent sans interruption, en correspondance avec leur âge.

Le but de la répression sexuelle qui est atteint par le truchement de l'éducation familiale est de perpétuer la structure autoritaire et l'idéologie de la famille patriarcale. L'individu marqué par le complexe d'œdipe se trouve ensuite disposé à accepter les images paternelles et maternelles qui lui sont proposées, et à s'y soumettre. Dans Psychologie Collective du Fascisme, en 1944 Reich écrit :

"L'enfant moyen acquiert une structure qui ne peut qu'absorber l'influence de toute espèce de nationalisme, de mysticisme, et de superstition, aussi avidement qu'une éponge boit l'eau. La réaction de l'appareil psychique est la même lorsqu'elle réagit aux contes de fées, aux romans à sensation, à l'atmosphère mystérieuse de l'Eglise et finalement à la parade militaire et nationaliste. "

En dernier ressort, et là nous retrouvons le point de vue Marxiste, il s'agit de perpétuer une idéologie sur laquelle peut s'appuyer une certaine forme de domination économique. "La famille est la "courroie de transmission entre la structure économique de la société, et sa superstructure idéologique".

et encore : "Le refoulement sexuel est d'origine socio-économique et non d'origine biologique. Il a pour fonction de poser les fondements d'une culture autoritaire patriarcale et de l'esclavage économique".

La conséquence logique de tout ceci est que : "dans une société socialiste, le complexe d'œdipe doit disparaître parce que sa base sociale, la famille, perd sa raison d'être et disparaît." (Matérialisme dialectique et Psychanalyse - 1929).

Comme on le voit, ce point de vue est absolument inconciliable avec celui de Freud, pour qui c'est le complexe d'œdipe qui fonde la civilisation. A ses yeux, le refoulement de la sexualité n'est pas une conséquence de la civilisation. Il en est la condition préalable et nécessaire, et pas seulement de la nôtre, mais de toute civilisation.

Toutefois, c'est en apparence seulement que la querelle paraît centrée sur les origines historiques invérifiables du complexe d'œdipe. Le report aux origines n'est là que pour cautionner des positions antinomiques beaucoup plus actuelles.

D'une part la position de Freud ; il ne peut y avoir de civilisation sans une limitation des satisfactions pulsionnelles. D'autre part celle de Reich : la limitation des satisfactions pulsionnelles est un trait particulier aux sociétés "patriarcales" autoritaires et n'existe pas dans d'autres formes de sociétés.

Ces positions entraînent nécessairement avec elles une divergence quant aux visées du traitement psychanalytique et quant à la réponse à donner à la question déjà citée : "Que doit faire le patient de sa sexualité une fois que celle-ci a été libérée du refoulement" ?

La réponse de Freud pourrait être formulée de la manière suivante : le patient pourra prétendre à certaines satisfactions que peut-être il n'avait pu obtenir jusque là en raison de sa névrose, mais il ne pourra prétendre à toutes les satisfactions. Le bonheur, si l'on entend par là une libre satisfaction des pulsions, est incompatible avec l'état de civilisation. Telle est la thèse de Malaise dans la Civilisation. Une fois le refoulement levé, et hormis quelques satisfactions raisonnables, l'individu n'aura d'autre choix que l'alternative suivante : ou bien renoncer, ou bien poursuivre des satisfactions substitutives en s'engageant dans les voies de la sublimation ce qui, reconnaît Freud, n'est pas à la portée de tous.

Or Reich lui, considère que renoncer ou sublimer c'est à peine mieux que refouler. Dans tous les cas la satisfaction spécifique adéquate n'est pas obtenue; la stase sexuelle subsiste, avec son cortège de conséquences néfastes. En affirmant l'incompatibilité de la civilisation et du bonheur en prônant le renoncement et la sublimation, Freud a trahi la cause de la libération sexuelle par peur des conséquences. Nous retombons là sur le reproche de conservatisme.

Bien sûr, ce n'est pas là Freud seulement qui se trouve mis en question, c'est aussi nous-mêmes. Nous-mêmes que faisons-nous, lorsque nous appuyant sur certains aspects de la théorie psychanalytique, nous parlons par exemple d'assumer la castration, de renoncer, de sublimer ? et ceci pas seulement dans notre pratique analytique, mais aussi dans notre vie,

publique et privée. Quel rôle jouent nos prises de position théoriques dans notre propre économie psychique et libidinale?

Bien sûr aussi, ces questions peuvent être retournées vers Reich lui-même, et elles doivent l'être. Or si Reich reproche à Freud, sinon de se faire l'apôtre du renoncement, du moins de s'y résigner, Reich, en revanche, se situe à un pôle ou tend vers un pôle, où aucun renoncement ne serait à faire, où il n'y aurait plus ni castration, ni agent de la castration, c'est à dire plus de père. C'est peut-être là ce qui fait la fascination de Reich. Et tout l'effort politico-sexuel de Reich, toute l'entreprise Sexpol ont été soutenues par le refus ou la non-reconnaissance de la fonction du père.

Et alors on est moins surpris d'apprendre que Reich tout au long de son procès a pensé que le Président des Etats-Unis en personne avait l'intention d'intervenir en sa faveur, et que, s'il ne l'a pas fait, c'est que cela eût risqué de le brouiller avec les Soviétiques.

Or cette image paternelle bienveillante mais neutre, et neutre parce qu'elle est ligotée par une puissance supérieure à la sienne, c'est aussi Freud, le second Freud, victime de la société, du cancer, et naturellement de sa propre stase sexuelle. Il est tout à fait clair que le rapport de Reich à la théorie psychanalytique est inséparable de sa relation transférentielle à Freud. Ceci, on le sait, se retrouve chez tous les dissidents. Mais la dissidence ne fait

que mettre en relief ce qui est vrai pour chacun d'entre nous. Notre rapport à la théorie psychanalytique ne peut pas être ce qu'il a été pour Freud lui-même. Il passe, pour nous qui venons après, par notre propre rapport à Freud, via notre analyste et via tous ceux qui ont compté dans notre formation.

octobre - novembre 1969

PRESENTATION par J.B. PONTALIS DE DEUX TEXTES
DE G.P. BRABANT

A PROPOS DU MASOCHISME

- "Masoch ou ... masochisme", L'Inconscient, avril-juin 1968, 6, pages 123-130 (A propos de la présentation par G. Deleuze de "La Vénus à la fourrure".)
- "Masochisme et Principe de Réalité", Bulletin de l'Association Psychanalytique de France, juin 1968, n°4, pages 54-57 (Entretiens de Psychanalyse, décembre 1967).

Deux courts textes, l'un et l'autre publiés en 1968, attestent l'intérêt que Brabant a porté à la question que posent au psychanalyste les paradoxes du plaisir masochiste. Le premier, paru dans le numéro 6 de la revue l'Inconscient, s'intitule : "Masoch ou ... masochisme?", le second, issu d'une intervention à nos "Entretiens", figure dans le numéro 4 du Bulletin de l'Association Psychanalytique de France.

L'article de l'Inconscient est une critique assez vive de la thèse soutenue par Gilles Deleuze dans sa présentation de Sacher-Masoch. Deleuze, on s'en souvient, contestait, jusqu'à la démanteler, l'unité du syndrome sado-masochiste ; il s'attachait à montrer la dissymétrie, l'"impossibilité" de la perversion masochiste, fondée sur le contrat, et du sadisme, négation absolue du contrat ; le masochisme n'était

pas un sadisme retourné, les personnages n'étaient pas interchangeables d'un tableau à l'autre, le bourreau du masochiste n'est pas le sadique, la théorie psychanalytique du sado-masochisme devait être entièrement reconsidérée.

Il est manifeste que Brabant refuse de se laisser séduire par le brillant de cette présentation; on sent sa réticence à entrer dans cette "construction dont la complexité foisonnante et en partie gratuite semble inspirée de quelque édifice baroque", ce qui lui fait sans doute quelque peu méconnaître l'apport original de Deleuze dans l'analyse de la perversion masochiste.

Sa critique porte d'abord sur la méthode : comment prétendre opérer une telle révision à partir d'un texte littéraire, d'autant que la singularité du destin de Masoch ne condense pas tout le masochisme ? a-t-on le droit de situer le discours théorique de la psychanalyse, toujours étroitement tributaire du parcours d'une praxis, "au même rang que n'importe quelle spéculation philosophico-littéraire"? Enfin n'y a-t-il pas chez Deleuze, alors même qu'il ne cesse d'utiliser des références psychanalytiques, un glissement de l'analyse vers le terrain d'une psychiatrie phénoménologique ?

Les critiques de méthode conduisent à rappeler ce qui autorise le psychanalyste à postuler l'unité du sado-masochisme : "elle se fonde, en dernier ressort, dans un rapport identificatoire à autrui qui fait que chacun est dans le même temps celui qui souffre et qui fait souffrir, qui jouit et qui fait

jouir, qui regarde et qui est regardé, qui porte en lui les deux protagonistes de la scène primitive" .

Les quelques pages, très denses, du Bulletin cherchent à articuler, à la suite du rapport de Darcourt, la relation entre masochisme et principe de réalité. Darcourt se demandait s'il ne fallait pas un certain degré de masochisme pour accepter de se soumettre au principe de réalité ; Brabant se demande à l'inverse "si le principe de réalité n'est pas le berceau même du masochisme" et propose le parallélisme suivant : le masochisme est aux pulsions sexuelles ce que la soumission au principe de réalité est aux besoins.

En conclusion, Brabant interroge : les conduites et les fantasmes masochistes, la relation sado-masochique ne seraient-ils pas autant de tentatives pour "lier" la pulsion de mort ? Citons ces lignes qui continuent à nous parler : "la pulsion de mort à l'œuvre dans la relation sado-masochiste inter ou intra-personnelle y serait aussi enfermée, cantonnée, comme si on lui faisait ainsi la part du feu de manière à sauver quelque chose pour la pulsion de vie. Si cette liaison échoue, alors on peut craindre que le champ ne devienne libre pour le crime ou le suicide, en tout cas pour la mort dé-liée ou dé-chaînée.

En psychanalyse, une proposition "théorique", pour avoir effet d'indication, ne trouve jamais son incitation dans les livres.

J.B. Pontalis

G. P. Brabant

NOTE CLINIQUE : MENACE D'ABANDON DE L'ANALYSE EN RELATION AVEC UNE POSITION SADO-MASOCHISTE.

La caractéristique la plus apparente de cette patiente, et jusqu'à présent la plus constante, est son effort pour faire prendre au sérieux par l'analyste l'affirmation inlassablement répétée qu'elle veut abandonner.

Il s'agit de décourager l'analyste comme elle décourage tous ceux, et particulièrement les hommes, qui lui manifestent quelque intérêt. En restant muette en prétendant n'avoir rien à dire, elle s'efforce de convaincre qu'elle est inintelligente, inintéressante, inapte à l'analyse. Ce faisant, elle dément une parole du père, décédé, alors qu'elle était fort jeune, disant qu'elle était vive. Ce jugement lui a été rapporté par sa mère mais toujours par antiphrase dans des circonstances où il se trouvait contredit par le comportement de la patiente. Lorsque, dans sa vie professionnelle, les relations avec un supérieur s'orientent dans une direction positive, elle s'empresse de gâcher les choses par des lenteurs, ainsi que par des erreurs ou des oublis portant précisément sur les détails auxquels l'intéressé attache le plus d'importance. Elle démontre ainsi à la mère, et au Surmoi maternel qu'elle ne possède pas cette qualité de vivacité qui avait suscité l'intérêt du père, qu'elle n'est pas conforme à l'image d'elle que probablement il chérissait.

Mais en même temps, elle cherche désespérément un démenti à cette non-conformité dont elle ne se sert que comme un camouflage. Si elle décourage tous les hommes qui l'approchent pour s'assurer qu'elle ne prendra

pas auprès d'eux la place de sa mère - ou d'une sœur aînée - elle n'a pas pour autant perdu l'espoir qu'un de ces hommes la distinguera et saura reconnaître la vérité du jugement paternel sous les dehors rebutants qu'elle lui propose.

A cet égard, l'analyste lui apporte de substantielles gratifications. Il commence par ajuster ses honoraires aux ressources très modiques de la patiente; et surtout il prouve qu'il a à cœur de poursuivre l'analyse, puisqu'il ignore les tentatives et menaces d'interruption, ou bien il cherche à les interpréter, en tout cas, il ne les accepte pas comme telles et montre qu'il tient à conserver sa patiente.

Cette gratification nous apparaît dans une certaine mesure indispensable à la poursuite de l'analyse; sans une telle confirmation narcissique la patiente ne peut trouver d'appui contre l'interdiction et la dépréciation maternelles (tu n'es pas vive tu ne vaux rien.) et elle risque de répéter vis à vis de l'analyse l'échec, la déception, la fuite, qui ont marqué jusqu'à présent toutes ses tentatives pour se hisser hors d'une condition très inférieure à ses capacités et à son milieu d'origine. Mais cette gratification nécessaire au maintien de la relation analytique en même temps la menace parce qu'elle est, en tant que réalisation œdipienne, dangereuse et intolérable. C'est pourquoi, sans doute elle ne peut être reçue, et reconnue, que dans le bref moment qui en précède

l'abolition. De façon plus générale, les témoignages d'une relation positive avec un autrui ne peuvent être supportés que dans les moments où cette relation va prendre fin. Un incident très caractéristique, survenu au cours de vacances en groupe, illustre cette attitude. Au moment de son départ, qui a lieu quelques jours avant les autres, ses camarades, par qui elle avait l'impression jusque là d'avoir été mal acceptée, organisent une petite fête en son honneur. Elle en est si surprise et bouleversée qu'elle finit par prolonger son séjour, au mépris de la sanction relativement sévère que lui vaudra son retard. C'est à ce propos qu'elle dira - mais cela vaut aussi pour l'analyse - " le meilleur moment est celui de la séparation..." de la fausse séparation. (Rapport possible avec la mort du père, dont elle s'est surprise à dire, tout récemment, "il est mort... pour l'instant"). Ainsi l'analyse, pour ce qui est de la gratification, a-t-elle dû trouver sa voie dans une marge relativement étroite entre l'écueil d'un trop ou d'un trop peu qui suscitent des réactions phobiques également intenses. Dans les deux cas l'image de la mère est en cause, soit que l'absence de gratification confirme de façon intolérable que l'interdit maternel ne peut être transgressé, soit que la transgression que représente l'accès à la gratification crée une panique intérieure.

En fait, dans l'état actuel de l'analyse, il existe deux images de la mère, que la patiente se plaît à maintenir dans une contradiction dont elle joue. Ces images se cristallisent autour de deux scènes pivots, l'une située dans l'enfance, et l'autre dans

l'adolescence. Dans la première scène, un simulacre de grossesse ou des jeux inconvenants avec une poupée (la patiente se rappelle mal ou condense deux scènes différentes) vécus dans un climat de rire et d'excitation, sont brusquement interrompus par une sermonne de la mère, tandis que l'oncle qui héberge la famille depuis le décès du père observe à haute voix que "cette petite, il faudra la surveiller plus tard". A ce moment la patiente aurait décidé qu'elle se surveillerait désormais elle-même. C'est en effet ce qu'elle n'a cessé de faire. Dans la seconde scène, il s'agit aussi d'une colère de la mère; mais le motif en est inversé. Cette fois le reproche porte sur la réserve et le mutisme de la patiente, devenue assez grande pourtant pour se mêler aux conversations de la mère et des deux sœurs sur des sujets d'"adultes" et sollicitée de donner son avis. Il est clair que la patiente, et celle-ci en était sur le moment même relativement consciente, se sert de sa soumission à la mère de l'enfance pour tenir en échec, à titre de représailles, la mère de l'adolescence.

Ces deux images de la mère, et l'utilisation qu'en fait la patiente se retrouvent au niveau du transfert. En commençant une analyse, et en la poursuivant, sachant qu'il y sera question de sa sexualité, et plutôt pour la libérer que pour en renforcer l'interdiction, elle s'insurge contre la mère de l'enfance. Or il se trouve précisément que l'interdiction prononcée dans l'enfance s'est vue renouvelée et ranimée dans le présent par l'interdiction formelle d'entreprendre

une analyse. C'est donc en cachette de la mère que celle-ci se poursuit. Mais le secret en est difficile à garder, et la culpabilité, extrêmement lourde. D'ailleurs, le risque d'interruption, et en tout cas l'absentéisme, augmentent sérieusement lors des séjours de la mère à Paris. En particulier, la réduction des dépenses personnelles qu'entraîne l'analyse ne peut être soustraite à l'étonnement réprobateur de la mère, ni à son activité inquisitoriale.

Mais d'autre part, malgré l'interdiction formulée relativement à l'analyse, celle-ci va dans le sens du désir manifesté par la mère au moment de l'adolescence, et qu'elle continue de manifester en incitant sa fille à changer de vie, à se divertir, à lire des romans, à devenir coquette, et à se marier. Par son mutisme parfois obstiné, même s'il est imputable à une inhibition involontaire des processus associatifs plutôt qu'à une attitude délibérée par le silence et la résistance qu'elle oppose à l'analyste, la patiente prolonge le refus qu'elle avait opposé à sa mère quand celle-ci l'encourageait à partager la conversation et les préoccupations des adultes. Ceci implique que le désir d'être analysée, et d'accéder à un mode de vie nouveau, qui a poussé la patiente vers l'analyse et qui l'y maintient se voit aussitôt trouvé projeté sur l'analyste, et qu'il lui revienne sous la forme de son désir à lui : "il veut m'analyser il veut que je

parle; il veut que j'accède à une vie sexuelle autre que la masturbation, comme ma mère l'a voulu un jour".

De façon résumée et schématique, la situation pourrait se formuler ainsi :

En poursuivant son analyse, la patiente :

- s'oppose à la mère n°1 qui réprime la sexualité
- se soumet à la mère n°2 qui veut la voir changer de vie.

En résistant à l'analyse, la patiente :

- se soumet à la mère n°1 qui réprime la sexualité
- s'oppose à la mère n°2.

Finalement, le patiente s'enferme masochiquement dans une contradiction par elle cultivée entre les deux aspects de sa mère. Ce faisant, sous couvert de se conformer à l'un, elle tient l'autre en échec, et vice-versa, et le masochisme ne fait lui-même que recouvrir et masquer une attitude profondément sadique. La culpabilité que cette attitude entraîne est partiellement projetée et revient à la patiente sous forme d'une impression constante de déplaire, d'être mal jugée, inacceptée, indigne d'intérêt.

Une question se pose à ce stade. Pourquoi la situation analytique n'évolue-t-elle guère, en dépit des interprétations de transfert qui ont été tentées dans les directions indiquées ci-dessus ? Mêmes inhibitions, même incapacité de se laisser aller aux

associations, même impossibilité d'aborder la question sexuelle. Les menaces d'interruption se sont faites moins fréquentes, mais elles subsistent et l'éventualité qu'elles soient mises un jour à exécution soudainement ne me paraît pas exclue.

Les hypothèses suivantes qui peuvent être vraies simultanément me paraissent envisageables :

- Le conflit avec la mère n'a pu être abordé encore dans sa dimension œdipienne. La relation à l'image du père, et à sa parole, se lit pour l'analyste dans l'effort que fait la patiente pour se montrer non-conforme : au jugement de son père (ne pas être vive) et pour démontrer qu'elle ne peut plaire à aucun homme. Mais la méconnaissance du désir œdipien que cette attitude permet d'entretenir ne semble pas près de céder.

- L'intensité du sado-masochisme et des satisfactions qui sont obtenues à ce niveau par l'échec infligé à la mère et à l'analyste.

- L'intensité de la crainte liée à la perte de contrôle au cas où l'analyse réussirait à libérer les élans pulsionnels. Crainte, en se laissant aller à quelque mouvement que ce soit (rire, colère etc...) de "dépasser les limites". Certains rêves expriment clairement cette crainte. Peut-être peut-on y rattacher le fait que toute référence au corps soit restée jusqu'à présent bannie de l'analyse.

(juin 1969)

RAYMOND PUJOL : PRESENTATION DE L'OUVRAGE DE G.P. BRABANT:

CLEFS POUR LA PSYCHANALYSE

(1 vol. Editions Seghers, Paris 1970)

PRESENTATION

Quoi de plus difficile ou de plus périlleux que la tentative de présenter, en quelques pages, l'essentiel de la psychanalyse, l'originalité de son domaine, l'étendue de son champ, de montrer la naissance et le développement de la théorie chez Freud, d'indiquer les principales dissidences, d'esquisser enfin les voies où la psychanalyse est actuellement engagée ? C'est pourtant ce que G.P. Brabant a parfaitement réussi dans le petit livre clair, sobre, modeste, rigoureux et limpide écrit intitulé "Clefs pour la Psychanalyse" qu'il vient de nous laisser et qui restera pour nous son adieu.

Je sais très bien ce que l'on peut dire sur les dangers d'obscurcissement de la découverte de Freud inhérente à tout essai d'enseignement de la psychanalyse (et à fortiori à un quelconque projet de vulgarisation) à tel point que certains tiennent tout discours sur la psychanalyse pour nocif, pour le moins inutile si ce n'est rigoureusement impossible (passant à côté de son objet). Je crois comprendre ce point de vue mais n'en approuve pas, pour l'instant du moins, l'intransigeance. Le travail de Brabant montre qu'il est possible et utile encore aujourd'hui d'écrire un livre introductif à la psychanalyse qui, en les rattachant à leur origine, remette dans leur vrai jour

et revigore des idées qui, passées bien souvent dans le domaine commun, peuvent paraître quelquefois confuses et amorties. "Clefs pour la psychanalyse", c'est cela, un bon instrument qui ouvre et redonne de l'air. J'y ai trouvé aussi, pour ma part, des jalons qui guident sans emprisonner, qui dégagent et dénombrent des chemins, qui équilibrent des perspectives et favorisent le progrès d'une compréhension personnelle.

Cette difficulté de présenter la psychanalyse sans trahir son essence, Brabant en parle dès ses premières pages :

"On est porté aussitôt, dit-il " à se demander quel intérêt et quelle signification présente l'expansion croissante des idées psychanalytiques, à laquelle nous nous préparons ici même à participer. Beaucoup d'analystes, pour des raisons diverses, n'y voient pas matière à se réjouir. Ils redoutent en particulier que cette expansion ne conduise, comme on la constate déjà, à une application abâtardie, dogmatique et généralisée des notions psychanalytiques dans une optique normative et pédagogisante d'où serait totalement évacuée la dimension de l'inconscient par ceux-là mêmes qui ne cesseraient de l'invoquer. Freud lui-même n'a pas redouté de se livrer, le premier, à un travail de vulgarisation et de persuasion. L'Introduction à la Psychanalyse en est, sans doute, le témoignage le plus marquant."

Après avoir souligné chez Freud le "souci d'être clair et de se mettre à la portée du lecteur" (opposé à l'hermétisme de certains analystes actuels) Brabant annonce les intentions de son travail : "Il ne s'agit plus aujourd'hui de tailler une place à l'analyse,

mais plutôt d'aider chacun à la situer par rapport à toutes les autres sollicitations, intellectuelles et passionnelles, du monde contemporain. C'est à une pareille tâche que nous espérons contribuer en nous attachant plus particulièrement aux points suivants :

- permettre au lecteur de replacer dans un ensemble théorique cohérent et structuré les notions isolées ou fragmentaires qu'il a pu glaner ici et là...

- dégager la spécificité de la psychanalyse, en particulier par rapport aux conceptions qui se sont détachées d'elle en la critiquant et en la reniant.

- développer plus longuement qu'on ne le fait habituellement dans un ouvrage de vulgarisation, les idées de Freud relatives aux rapports de l'individu avec la société et la culture, ainsi que les critiques qui lui ont été adressées sur ce point. Le lecteur pourra ainsi se faire une idée des données qui entrent en jeu dans divers débats très actuels où la psychanalyse se trouve mise en cause pour son optique trop exclusivement individualiste, et pour le lien trop étroit, aux yeux de certains, qui l'associe à son insu à une forme de société dominée par l'autorité paternelle, et qui l'en rend complice."

Les buts que Brabant se fixait ainsi dans son avertissement, il les a parfaitement atteints.

Je ne peux résumer tout le livre. Je dirai quelques mots du plan qui m'a paru très heureux.

Les six premiers chapitres (1. La dimension psychique et le conflit 2. Développement de la sexualité 3. Les aspects géographiques du conflit (le point de vue topique) 4. Remaniement du point de vue géographique (la deuxième topique) 5. Le point de vue dynamique 6. Les issues du conflit.) présentent l'essentiel

de la pensée de Freud. Le premier mot qui m'est venu à leur propos est "présentation habile", mais en vérité, c'est une présentation naturelle. J'ai été surtout sensible au fait que les névroses ne sont traitées qu'à la fin, dans le chapitre 5 (les issues du conflit). Cela remet les choses dans leur vraie place et ce n'est pas inutile, je crois, surtout pour ceux qui, comme moi, ont d'abord une formation médicale et psychiatrique qui inclinerait à commencer par les névroses. Comme le dit Monsieur Favez, il y a dans ces six chapitres "plus que l'exposé de la pensée psychanalytique : son commentaire élaboré sous nos yeux dans une élaboration qui n'a plus rien de laborieux. Jamais pédante. Et surtout pas sibyllin. " (1)

Vient ensuite un chapitre bien documenté sur les premières divergences, Adler, Jung, Rank, Ferenczi. Puis un important chapitre, peut-être le plus original "Psychanalyse et Société", position de Freud et nouvelles divergences. On y retrouvera, plus élaborées, les vues sur Reich que Brabant nous avait déjà exposées lors des Entretiens d'automne 1969, un point de vue sur l'Ecole culturaliste, une présentation et une critique des idées de Marcuse. Il est intéressant de remarquer, avec Brabant, que sous les divergences multiples, et parties de points très divers, on retrouve toujours soit une minimalisation du rôle de la sexualité, soit des insuffisances, dans la conception du complexe d'œdipe et l'importance qui lui est accordée. Brabant note aussi que la théorie de l'angoisse est comme le lieu privilégié où apparaissent le mieux les divergences, elle joue un rôle capital dans les déviations de Rank et de Reich, et on retrouve "une théorie presque identique de l'angoisse" dit Brabant, dans le courant culturaliste. Pour ces auteurs

1 - G. Favez - Le souvenir de G.P. Brabant Documents et Débats, n° 1, octobre 1970.

l'angoisse dépend en dernier ressort de facteurs externes. Sa dépendance interne et directe des pulsions est minimisée ou finalement méconnue. Citons ces conclusions de Brabant qui s'appliquent aussi bien, croyons-nous à Reich et à Marcuse qu'aux culturalistes : "De ce panorama de divers auteurs ayant critiqué la psychanalyse d'un point de vue que nous appellerons "culturaliste" se dégage une notion essentielle : ces auteurs ne se sont pas bornés à donner du poids à un facteur dont Freud n'aurait pas suffisamment compris l'importance, le facteur social ou culturel. Ils opèrent en fait un renversement de perspective qui aboutit à ruiner les fondements essentiels de la psychanalyse. Freud, nous ne saurions trop le souligner, n'a nullement ignoré la dimension sociale. Mais, à ses yeux, c'est parce que les pulsions, sexuelles et agressives sont ressenties comme dangereuses que des limitations leur ont été imposées; et que les sociétés se sont constituées. Pour les "culturalistes" c'est au contraire l'attitude adoptée vis à vis de la sexualité et de l'agressivité par telle ou telle société qui a déterminé leur caractère dangereux ou angoissant, qu'elles ne possédaient pas "par elles-mêmes."

On trouvera clans le chapitre IX, "Prolongements", d'excellents aperçus, d'abord sur un premier courant d'auteurs dont l'intérêt est centré sur les conditions extérieures dans lesquelles l'enfant se trouve situé dès les premiers jours, et plus tard, en vue de déterminer leur incidence quant à son développement, quant aux types de conflits qu'il devra résoudre, et aussi quant à sa capacité même de les surmonter". Sous la rubrique "Le poids du réel" sont ici envisagés les travaux de Spitz (la première année de la vie

de l'enfant), puis les thèses de Hartmann, Kris et Loewenstein. "groupés sous la bannière de l'ego-psychology", enfin ,les idées de Winnicott et leurs conséquences techniques et thérapeutiques.

Viennent ensuite "Mélanie Klein : l'univers du fantasme" et Jacques Lacan : la dimension symbolique" exposés qui m'ont paru particulièrement clairs et pertinents.

Un court mais très bon chapitre sur "le traitement psychanalytique" termine l'ouvrage.

Brabant conclut en souhaitant que les informations qu'il a essayé de donner et les perspectives multiples qu'il a laissées ouvertes, loin d'être un obstacle à la rencontre de l'inconscient, nous y préparent. L'ouverture à l'inconscient c'est l'ouverture aux poètes, rappelle avec raison notre auteur, c'est aussi dans la partie clinique de l'œuvre de Freud qu'on en trouvera le meilleur écho. Nous serons heureux, dit-il, si les pages qui précèdent avaient pour résultat de rendre plus aisément abordables et assimilables les Cinq Psychanalyses par exemple, sans rien ternir de leur "fraîcheur".

Information théorique, ouverture aux poètes, nouvelle écoute de l'œuvre clinique de Freud, c'est ce que G.P. Brabant soulignera dans son chapitre de conclusion. Nous ne pouvons mieux faire que le reproduire ici in extenso.

Quant à moi, je parie pour le succès de ce livre et surtout pour l'esprit qui l'anime.

Raymond Pujol

CONCLUSION DE L'OUVRAGE CONSACRE A G.P. BRABANT

Notre conclusion sera brève, et rejoindra les termes de notre avertissement initial.

Nous nous sommes efforcé, dans les dimensions restreintes du présent volume, de réunir un grand nombre de données qui permettent au lecteur d'avoir une vue d'ensemble relativement précise de la théorie psychanalytique. Il sortira de cette lecture mieux informé qu'il ne l'était avant. Du moins l'espérons nous. Et s'il en est ainsi, notre but sera atteint.

En revanche, il est peu probable que cette lecture lui apporte une révélation de la psychanalyse. Par ce mot, dont les résonances ne peuvent manquer d'être suspectes à une oreille scientifique, nous n'entendons certes pas quelque expérience de caractère mystique, mais un de ces moments privilégiés où la rencontre avec l'inconscient fait craquer par surprise l'édifice de nos certitudes et de nos habitudes. La théorie psychanalytique ne peut pas être le lieu d'une telle rencontre. Comme toute théorie, elle protège d'autant mieux de toute surprise, et de tout risque, qu'elle est plus achevée, plus close, et qu'on en connaît plus à fond jusqu'aux derniers recoins.

L'ouverture aux poètes, est à tout prendre de meilleur augure, quant aux possibilités d'un commerce avec l'inconscient, qu'une attirance immodérée pour la règle et le tire-ligne du théoricien. Freud ne nous démentirait pas, pour qui la lecture de Sophocle et de Shakespeare n'était pas une vaine occupation. Le sort que la psychanalyse réserve au

nom d'œdipe en est lui seul un témoignage éclatant.

Et puis, il y a l'œuvre de Freud lui-même, et singulièrement son œuvre clinique. Nous serions heureux si les pages qui précèdent avaient pour résultat de rendre plus aisément abordables et assimilables les Cinq Psychanalyses, par exemple, sans rien ternir de leur fraîcheur. Nous souhaiterions qu'elles puissent être encore pour le lecteur une source intacte d'étonnement, de plaisir, voire d'indignation et de scandale. Ce serait la preuve qu'il a su échapper à cette immunisation que suscite la psychanalyse à mesure même qu'elle se répand, et qui se traduit dans la forme de résistance la plus insidieuse et la plus redoutable, celle qui adopte le masque de l'acceptation et du savoir.